Directeur :
Antoine TURMO
Adresse : VIe Union Régionale C. N. T.
Bourse du Travail
Place Saint-Sernin
TOULOUSE (H.-G.)

ABONNEMENT
Annuel .. .. 20,00 NF
Semestriel .. 10,40 NF

# ESPOIR CNT AIT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 54 — 13 janvier 1963 — Prix : 0,40 NF

## Editorial

# QUAND LES FAITS PARLENT

**POUR beaucoup, les faits qui ont lieu récemment en Espagne, et à la suite desquels dix-huit jeunes libertaires et plusieurs autres militants de la C. N. T. clandestine ont été condamnés à de lourdes peines de prison, ont été une surprise et un avertissement.**

**Une surprise, car la présence de ces jeunes, issus de milieux différents,** mais tous vivant en Espagne, **prouve que le mouvement libertaire espagnol renouvelle ses forces; que les générations de jeunes étudiants et ouvriers sont de nouveau entraînées par la lutte et les idéaux de l'anarchisme militant et de l'organisation ouvrière qui, depuis la Première Internationale, s'en inspire.**

**Un avertissement, car la C. N. T. s'affirme comme la seule organisation capable de conduire hommes et foules, en dehors du bolchevisme et des mouvements nationalistes, vers de véritables mobilisations. Une organisation qui peut trouver dans ses rangs, hier décimés, de nouveaux combattants, disposés à risquer bagne et peloton d'exécution pour mener le combat contre une dictature.**

**Un avertissement pour le franquisme qui, après avoir condamné une trentaine d'hommes, a vu des nouveaux faits se produire : le dispositif de combat reste donc intact. Un avertissement pour toutes les forces antifranquistes de l'intérieur, et de l'exil aussi, qui doit leur faire comprendre que la C. N. T. n'est plus disposée à perdre son temps dans de platoniques manifestations, sans mener de vrai combat contre le régime.**

**Le système franquiste se défend, accumulant sur les communistes les actes des jeunes libertaires, confondant de manière délibérée les faits et les personnes. Il sait qu'il ment, mais il est prisonnier du grand mensonge qui a servi de « slogan » à toute la Cruzada et qui continue à servir à Franco d'argument pour soutirer de l'argent aux Américains.**

**La seule force syndicale et idéologique capable d'affronter les conséquences d'une lutte totale contre le totalitarisme franquiste, paraît être la C. N. T. Parce que c'est la plus libre, la plus combattive et la plus capable au point de vue révolutionnaire. Elle a pour mystique la liberté et ses hommes furent toujours des idéalistes. Abattre la dictature de Franco est leur objectif numéro 1; mais redonner au peuple espagnol le droit, la justice, le bien-être et la liberté, est leur objectif numéro 2. La C. N. T. ne peut et ne veut pas se résigner à voir le peuple ibérique sombrer dans la misère et la réaction, quand elle considère que c'est un des peuples les mieux préparés, le plus mûr socialement pour marcher dans la voie du progrès. Elle entend être, comme elle le fut, le guide spirituel, le drapeau et l'espoir de cette Espagne qui cherche son chemin et sa rédemption.**

**Il faut des hommes épris de justice et de liberté; des hommes éclairés et capables de faire abstraction d'eux-mêmes, pour ne plus penser qu'à la cause pour laquelle ils combattent. Ces hommes, la C. N. T. les eut et les a.**

**La preuve: ces jeunes, surgis d'un peu partout; des étudiants comme Jorge Conill et Sanchez Ruano; des ouvriers, comme Moreno Viedma, comme Mur Peiron, comme Ronco Pecina, Ruiz Borao, etc., etc... Tous ayant moins de 30 ans; tous greffés sur une même souche, vivace et pleine de sève : cette C. N. T. qui, pendant plus d'un demi-siècle, a occupé la vie politique et sociale de l'Espagne et que le franquisme n'a pu faire mourir. Ni en tuant par milliers ses hommes; ni en remplissant les prisons de ses adhérents; ni en tissant, comme il le fait maintenant, autour d'elle la conspiration du silence, en bénéfice du P. C., qu'il combat, dit-il, mais qu'en réalité, il ne fait que propager, en lui donnant une personnalité qu'il n'aurait jamais eu, sans Franco, la Cruzada et la propagande pro-communiste du franquisme.**

**Ceci tout le monde doit le savoir et beaucoup doivent y réfléchir... Les militants même de la C. N. T. qui, parfois, se sentent envahis par le pessimisme et le découragement.**

**Dans un monde où les hommes, comme les foules, ont perdu tout idéal et tout espoir, la C. N. T., avec ses hommes dévoués et héroïques, est encore, pour beaucoup, un phare dans la tourmente et une lueur dans le désespoir.**

## Etapes d'un destin

# Les généraux contre le désarmement en U.R.S.S. comme aux U.S.A.

Comment réduire les armements par étapes égales pour que ni l'un ni l'autre des deux grands, l'URSS et les Etats-Unis, n'acquière un avantage militaire même momentané (un avantage momentané suffirait pour que l'un se crût capable d'anéantir l'autre.)

Ils ne peuvent pas se mettre d'accord sur ce qu'est la réduction par étapes égales parce qu'ils ont des buts différents et des problèmes différents . Par exemple la Russie soutient qu'elle a besoin d'une grande armée parce que son territoire est énorme. Elle a besoin aussi d'une grande armée parce qu'elle a la Chine comme voisine, la Chine qui veut des terrains vagues qui n'existen près d'elle qu'en Russie.

La Russie veut aussi une assez grande armée pour tenir ses satellites européens en main.

Si on additionne ce que ces besoins de la Russie donnent comme nombre de divisions, on arrive à un chiffre qui effraie les Occidentaux et qui leur fait développer les défensifs nucléaires. Qui plus est, les Occidentaux parlent de la libération de l'Europe orientale, font dire des messes solennelles pour "les nations captives". Et les Occidentaux veulent pousser la réduction des armées russes jusqu'au point où elles ne seraient plus capables de dominer l'Europe orientale.

### LES GENERAUX RUSSES ET LE POUVOIR CIVIL

Les généraux Russes, naturellement, s'opposent à toute réduction massive de l'armée. C'est l'armée qui domine l'« appareil » défensif russe. Les officiers de l'armée, depuis les décimations de Staline ont beaucoup appris. Ils savent se protéger. Ils jouent à la politique. Ils appuient le chef civil qui est au pouvoir et lui les récompense en leur donnant le ministère de la Défense et des sièges au bureau politique du parti.

Donc, le corps d'officiers ruses est bien placé pour défendre ses privilèges et son point de vue. Les officers n'aiment pas se voir licencier. M. Khrouchtchev a essayé de le faire et il a été forcé d'annuler ses ordres, de ne pas réduire le nombre de ses divisions.

Et il ne s'agit pas seulement de divisions. Un énorme secteur de l'industrie russe dépend de l'armée et est dominé par l'armée. Les technocrates de ce secteur industriel partagent le point de vue des officiers. Tous ces gens-là, — officiers et technocrates militaires, — constituent au sein du parti communiste russe une grande faction, une faction dominante peut-être, qui représente la politique " dure. "

### LA FIN ET LES MOYENS SE CONFONDENT

Ces durs n'agissent pas nécessairement pour protéger leurs postes. Certes, les généraux qui commandent des corps d'armée ne veulent pas en permettre l'abolition. Mais, il sont convaincus (ou ils se sont convaincus, ce qui revient au même) que l'intérêt de l'Etat exige l'entretien d'énormes forces. La fin et les moyens se confondent. On commence par vouloir la force armée pour défendre la révolution communiste ; puis ont utilise cette force armée pour reprendre la révolution. L'armée devient, ainsi, la pionnière de la révolution mondiale, la force revolutionnaire principale, elle s'identifie avec la révolution continuelle. Cette identification ne peut être maintenue que si on soupçonne l'adversaire d'être l'incarnation du mal. Et ainsi le cercle vicieux finit par se former : l'armée devient l'élément le plus méfiant de la Russie l'élément qui ne ferait jamais confiance à l'adversaire. C'est une fusion idéale des intérêts personnels des officiers et d'une idéologie nationaliste-communiste.

Naturellement, les gens méfiants

par M. P. DEAN

sont ceux qui demandent que les autres leur fassent confiance. Les Russes voudraient que les Etats-Unis reculent les premiers.

### EGALE MEFIANCE DES OFFICIERS AMERICAINS

Mais il à aux Etats-Unis, le cas parallèle à celui de l'appareil de la défense russe. Les généraux ne font pas confiance au communisme Ce manque de confiance a stimulé la création d'un énorme secteur industriel de la Défense. Les industries de la défense sont le gagne-pain de nombreuses villes. Les législateurs qui représentent celles-ci représentent aussi, dans un sens, les industries de la défense.

La combinaison politique des militaires et des industries militaires est si forte qu'Eisenhower se crut obligé de sonner l'alarme au moment où il quittait la présidence. Cette alliance, disait-il, dominait le pays et la politique internationale.

L'ONU vient d'achever une étude sur les conséquences politiques du désarmement ; le désarmement ne produirait pas une crise économique, disait cette étude. La transition vers le désarmement pourrait se faire sans dislocation économique. Elle s'est faite aux Etats-Unis après la seconde guerre mondiale. Elle pourrait se faire de nouveau. Mais les gros bonnets aiment leurs contrats militaires. La marge de bénéfices est énorme et c'est une affaire sûre.

Malheureusement, il est bien facile pour les militaires et leurs alliés industriels de perpétuer la course aux armements. L'équipe américaine soutient qu'avant tout, les Russes, doivent réduire leur pouvoir de menacer l'Europe. Les Russes, qui se sentent encerclés par les bases américaines, disent ouvertement que menacer l'Europe est leur meilleur moyen de s'assurer que les américains ne commettent pas d'actes d'agression ; «L'Europe, c'est notre otage», dit Khrouchtchev.

### RIVALITE DUE A DES CRAINTES RECIPROQUES

Pour protéger l'Europe les Américains se croient forcés d'augmenter leur menace contre la Russie. Pour annuler cette menace américaine, la rapprocher du suicide, les Russes augmentent leur arsenal nucléaire. Ni l'un, ni l'autre ne peut lacher le premier. Et même si l'un ou l'autre lâchait le premier, les problèmes ne seraient pas résolus, car il ne s'agit pas seulement de concurrence militaire, entre américains et les russes.

La Russie ne pourrait pas licencier ses forces armées. Le gouvernement communiste chinois ne peut pas désarmer quand il est entrain d'opprimer son peuple. — Contre un Mao Tsé-Tung désarmé il y aurait rebellion immédiate et cet état de choses pourrait bien durer une génération entière. Et tant que la Russie garde sur pied une armée énorme, l'Occident se croit forcé de conserver sur pied des forces énormes.

N'y a-t-il donc aucun espoir ? Je crois que oui. On pourrait arriver au désarmement indirectement par nécessité économique.

# UNE FRANÇAISE dans les prisons de Franco

*(Suite)*

### *DE L'ART DE VIVRE ENTRE QUATRE MURS*

Quand on arrive du Commissariat, la prison semble un paradis. C'est pourtant le rendez-vous de toutes les misères. A part les « politiques », les gens qui vont en prison en Espagne sont ceux qui n'ont pas l'argent nécessaire pour payer une caution ou acheter les secrétaires d'un juge : un meurtrier qui paye la caution qu'il faut est sûr de ne jamais voir finir sa liberté provisoire. Les récits des détenues de droit commun d'une prison espagnole pourraient faire la matière d'un livre servant d'introduction à l'injustice sociale. Pour les politiques, il y a un régime de faveur : on n'est pas obligée de faire le ménage de toute la prison et on n'est pas en dortoir avec les droit-commun ; la non-observance des pratiques pieuses ou une faute quelconque comme de faire passer une cigarette à une détenue punie, peuvent aboutir à la suppression définitive ou temporaire du régime politique. Aller à la messe le dimanche est obligatoire ; tous les jours on dit le rosaire dans la cour de la prison. C'est un spectacle hallucinant digne d'un cinéaste italien : une religieuse dévide son chapelet d'une voix aiguë, pendant que les femmes assises sur des petites chaises basses continuent à tricoter ; celles qui ont un enfant le bercent pour qu'il ne pleure pas, et tout ce monde ponctue la prière d'une espèce de mélopée monotone. La nourriture de la prison est pire que celle du commissariat ; si les détenues tiennent à leur vie, il faut qu'elles fassent appel aux familles ; sinon il reste le moyen qu'employaient un groupe de vieilles femmes à la Modelo : attraper les pigeons au lacet et les faire cuire sur un braséro clandestin. Il est interdit de fumer à la prison de femmes de Barcelone, mais les cigarettes introduites par les fonctionnaires elles-mêmes coûtent de 7 à 14 pesetas pièce, c'est-à-dire de cinquante à cent vingt francs suivant le cours. En hiver, il n'y a aucun moyen de chauffage et les hivers sont froids en Catalogne.

Sur les cas particuliers des emprisonnés politiques, il est difficile de dire quelque chose, car on ne sait pas si en parlant d'eux, on va les aider ou leur nuire. Ceux que j'ai eu l'occasion de voir étaient très jeunes. Proportionnellement aux peines qu'ils risquent ou qu'ils purgent déjà, leurs chefs d'inculpation sont dérisoires : participation à une manifestation d'étudiants en faveur des mineurs des Asturies, six mois et trois ans de prison par exemple. Toutes les affaires politiques passent devant les tribunaux militaires, les inculpés sont défendus par un avocat militaire nommé d'office ; l'avocat civil choisi par les familles peut tout juste réconforter son client avant le jugement avec de bonnes paroles. La presse, quand elle dit quelque chose, reproduit le communiqué de la Préfecture ; la plupart du temps d'ailleurs, c'est le silence, silence que, par peur justifiée, les familles elles-mêmes n'osent pas rompre. J'en citerai pour exemple ce qu'un policier avait dit à une de mes co-détenues avant son transfert : « On va vous emmener en prison, vous n'aurez plus aucun droit, les gens en prison n'existent plus ».

*Yvette PARENT.*

# COMMENTAIRES

## DIA TRAS DIA

ESTOS días de vacaciones nos han permitido dedicarnos a leer algunos libros. Y es de estas lecturas de lo que vamos a informar a nuestros lectores.

Hay dos volúmenes de los leídos, que merecen crónica aparte. Ellos solos llenarían todo el espacio de que disponemos en esta página. Son muchos los temas a tratar, y las exigencias de la actualidad mandan sobre las que pueden serlo del espíritu, deseoso de transmitir y comunicar al prójimo lo que la lectura nos ha permitido acumular de sugestiones y de ideas nuevas, de nuevos conocimientos.

Comentemos, pues, brevemente, aquellos libros que, por sus características, no necesitan estudio ni comentario aparte.

—◆—

Solano Palacio dedica un volumen de versos a la cultura hispano-árabe. En lenguaje poético glosa lo que fué la influencia de los árabes en España, a través de siglos de ocupación y de impregnación literaria, política, filosófica.

Los árabes hicieron mucho bien a España. No solamente desde el punto de vista científico y económico — a ellos se deben muchas mejoras, muchos descubrimientos, un nivel de vida, un sistema de riegos, una ordenación política y social extraordinariamente avanzadas para la época — sino también desde el punto de vista artístico, poético, de desarrollo del pensamiento y de siembra de inquietudes.

Solano Palacio, enamorado de este aporte árabe, en versos, algunos excelentes, dedica un volumen lleno de simpatía y de enjundia a esta cultura que los árabes nos trajeron y que constituyó uno de los más importantes aportes renovadores de la Edad Media.

—◆—

Regalo delicioso para nuestro espíritu, descanso y placer de unas horas de verdadera paz espiritual, ha sido la lectura de «El zorro y las camelias», de Ignacio Silone, que la Editorial Proyección, de Buenos Aires, ha editado en una buena traducción española.

Toda la gracia, la finura intelectual, la matización sutil, la ternura, el arte depurado de la narración, que constituyen los rasgos distintivos de Silone, aparecen en grado superlativo en esta novela.

Y la emoción, la emoción recóndita, púdica, sin frases excesivas, llega al paroxismo al final, ante el drama y los personajes del drama. Sin forzar jamás el tono, con la misma descripción serena, la misma delicada mesura.

Una de las mejores páginas de ese gran, de ese extraordinario escritor que es Ignacio Silone.

—◆—

Campio Carpio, en la Editorial Claridad, ha publicado un volumen de selección y presentación de las mejores poesías del gran poeta que fué Guerra Junqueiro.

La selección ha sido rigurosa y acertada. Y esta «Antología poética» recoge todos los múltiples aspectos del estro de Guerra Junqueiro. La propia subdivisión de materias es un acierto. Dentro de genéricos que a continuación detallamos, se reúne lo mejor de lo mucho bueno que escribiera el autor inmortal de «Los Simples». He aquí el Indice de los diversos aspectos — citar todas las poesías recopiladas haría interminable esta breve crónica —: Preludios — Pastoral — Alborada — De Profundis — Heroica — Litúrgicas — Alabanzas — Eternidades.

La poesía «España» parece escrita hoy... y para hoy:

«Eran dos despotismos, dos espectros
igualmente enemigos de la Luz:
sotana y manto... Inquisición y espada;
en dos manos de hierro, eran dos cetros;
y tú, en el medio, exhausta, ensangrentada,
inclinándote al peso de tu cruz».

Aquellos que amen la poesía, y la buena poesía, tienen ahí un libro a leer o a releer.

—◆—

Los compañeros de Edizioni R L, de Génova, han recogido en un esmerado volumen de 225 páginas, la «Breve storia del sindicalismo libertario spagnolo» que el compañero Peirats ha ido publicando en números sucesivos de la Revista «Volontà», que animara, durante años, Giovanna Berneri.

Se trata de una síntesis — abarcando el período pre-revolucionario — de «La C.N.T. en la Revolución española».

Volumen utilísimo en Italia, ya que él servirá para ilustrar al público en general y a los compañeros en particular, sobre la historia, las luchas y las características del anarco-sindicalismo español. A través de ese análisis histórico, las razonse de la influencia confederal en España aparecen evidenciadas, se desprenden del propio desfile cronológico de los hechos. Los capítulos dedicados al período 1936-1939 son lógicamente los más extensos, ya que, además de la historia del movimiento confederal y libertario, el autor debe referirse al desarrollo y abortamiento del proceso revolucionario.

Consideramos acertada la iniciativa de los compañeros de Génova al editar esta síntesis histórica que, apesar de su brevedad, que explica algunas lagunas importantes, puede servir de base para más extensos estudios históricos sobre el anarquismo y el movimiento confederal en España.

—◆—

Quedan por examinar «La Revolución Española. — Las izquierdas y la lucha por el Poder», de Burnett Bolloten, y «La demagogia de los hechos», de Ignacio Fernández de Castro.

En un artículo posterior les dedicaremos el extenso comentario que merecen.

Federica MONTSENY

## LECTURAS

# EL SUFRAGIO UNIVERSAL

Hace poco tiempo hemos asistido a una de las manifestaciones que la Democracia considera como la máxima expresión del sentido de libertad que poseen los pueblos: El sufragio universal. Como de costumbre, se ha puesto en marcha todo el aparato propagandístico y publicitario del que son poseedores los eternos demagogos del arte político. Hemos leido sus programas y escuchado los cantos de sirena de mirificas promesas: progreso social, libertad y justicia, han sido el principal tema de la propaganda electoral; de la extrema derecha a la extrema izquierda, todos han coincidido en prometernos lo mismo; de haberlos tomado en serio resultaría difícil marcar una preferencia, puesto que cualquiera que resultara elegido, nuestro bienestar futuro tenía que quedar asegurado.

¡ Ah!, pero resulta que nc es así, pues cada partido en competición nos asegura que el otro miente, que lo que nos promete no es más que un engaño, y con argumentos tan convincentes que de momento llegamos a dudar de todos los demás. Solo el partido A posee la verdad, pero luego escuchamos al partido B y también nos dice que los demás nos engañan, y que la verdad y la razón solo es la suya, de lo que resulta que todos poseen la verdad, pero, al decir de cada uno, una verdad que es mentira. Es, pues, con estas perspectivas que se santifica el sufragio universal, resultando que la suprema virtud de las Democracias está basada en la mentira colectiva de sus representantes.

¿Quién ha ganado? Al parecer todos, puesto que por todas partes se proclaman triunfos; unos y otros, se apuntan ganancias en número de diputados en comparación con la consulta electoral anterior, lo que quiere decir que todo el mundo se acomoda perfectamente de los resultados obtenidos, pues la verdad es que la « sopa boba » ha quedado una vez más asegurada para unos cuantos. Pero, ¿y el pueblo? ¿Y el progreso social? ¿Y la Libertad y la Justicia? ¡Ah! de todo ello ya nos volverán a hablar en la próxima contienda electoral. Al pueblo ya le queda la satisfacción y el orgullo de haber podido hacer uso de ese sagrado privilegio que no poseen los que viven bajo un régimen totalitario: elegir libremente los actores preferidos de la farsa y los especialistas de la demagogía y del engaño. Es como si al condenado a muerte, presumiendo de un gesto de generosa libertad, se le ofrece la posibilidad de escoger el instrumento con el que desea ser ejecutado. El derecho a elegir libremente un explotador, no resuelve el problema de la explotación.

Hasta ahora se concedía también el derecho a la abstención, pero ya se habla de establecer el voto obligatorio como lo es el servicio militar. ¿Será, dentro de poco, el abstencionista electoral un nuevo objetor de consciencia, condenado a penas de prisión por negarse a ejercer ese deber cívico? No sería de extrañar, si se considera que el Estado aunque éste sea democrático, tiende a ser cada día más autoritario. Así que pueblo, ya lo sabes ¡A votar y a callar! que, depués de todo, aún puedes estar contento de que te pidan tu opinión, obligándote a darla, cuando ni la necesitan ni la tendrán en cuenta. Jamás serán ni tu voluntad ni tus intereses los que el Estado defenderá.

El hecho de que el número de individuos que se abstienen de votar vaya en aumento, podrá ser atribuido a la indiferencia, a la caza o a la pesca. Nosotros preferiríamos de que fuera por una verdadera toma de conciencia, como sin duda lo debe ser para muchos de ellos. En todo caso, en tanto que anarcosindicalistas, debemos trabajar en ese sentido; el vacío de la indiferencia debemos procurar colmarlo dandole como contenido una conciencia, inspirada en los principios de acción directa, convenciendo a los indiferentes de que la solución de los problemas que la clase trabajadora tiene planteados, solo depende de si misma, para que el que ayer se abstuvo de votar por indiferencia, mañana lo haga por convicción. No será aconsejando la sumisión como acabaremos con la guerra, ni aconsejando su conservación por medio del voto como acabaremos con el Estado ¿O es que, como la Iglesia, podemos encender una vela a Dios y otra al Diablo?

Ya en España nos pudimos dar cuenta, a costa de nuestra propria sangre, de lo incapaces que son los Partidos políticos, cuando se trata de dar satisfaccón a la clase productora. En todo caso, todas las mejoras sociales que los trabajadores han conseguido, ha sido casi siempre en oposición, y muchas veces en lucha abierta, no solamente contra los partidos de derechas, sino contra los propios partidos de izquerdas ¡Cuántos electores no fueron a la cárcel por orden de sus propios elegidos! bajo el pretexto de que no se les dejaba gobernar tranquilos (entiéndase por ello! comer con tranquilidad la sopa boba!).

Es curioso constatar como en muchos de los países que hoy imperan o han imperado las más despóticas Dictaduras, estas se han sucedido a períodos de gran apogeo, en la vida nacional, de los partidos políticos, y en la mayoría de los casos el pasar de un Estado democrático a un Estado totalitario, no fué más que un simple traspaso de poderes, lo que evidencia que lo que tanto costó a los trabajadores conquistar en libertades y mejoras sociales, ellos, desde el Poder, bien poco les costó perderlo. Francia hoy, nos presenta un caso típico. Si el «gaullisme» no degenera en franquismo, no será por culpa de los partidos políticos, puesto que ellos han sido ¡todos! quienes en dorada bandeja le ofrecieron el Poder, con la particularidad de que pusieron todo el empeño por convencer al pueblo de que sólo en manos de un hombre estaba la salvación del país. Y ahora le reprochan al pueblo el habérselo creído y a De Gaulle el habérselo tomado en serio y el hacer uso de ese poder que de rodillas le rogaron aceptara.

Los partidos políticos de izquierda han sido derrotados; el pueblo, o les ha demostrado desprecio, o indiferencia. ¿Es que lógicamente se puede continuar creyendo en ellos? ¿Puede la clase trabajadora seguir confiándoles sus destinos? Hora es ya de que los trabajadores vayan adquiriendo conciencia de que la solución de sus problemas no se encuentra en el voto ni en las manos de un solo hombre, por genial que éste pueda ser, sino en la acción mancomunada de un sindicalismo revolucionario, libre de toda influencia política y estatal.

El anarcosindicalismo ofrece a la clase trabajadora la posibilidad de defensa de sus intereses como clase. No estando sujeto a compromisos que imposibiliten su acción pueden plantear problemas de base y exigir, por el impulso de su propia actuación, soluciones adecuadas a los imperativos y exigencias de la vida moderna.

Faustino PIQUER.

Eurdeos.

# Deducciones sobre el latifundismo

(Suite de la page 3.)

Los propietarios no son malos cultivadores porque temen más al trabajo que a la muerte.

PEREZ Y LOPEZ: «La tierra es la abundancia de frutos y bienes, y el fin de estos nuestra manutención; es imposible, según el orden de las cosas, que una o algunas personas puedan ocupar justamente inmensos terrenos, dejando a innumerables privados de un palmo de tierra; de unos terrenos que la Naturaleza crió para todos los hombres, y sin las cuales no se puede mantener. Por una grande experiencia consta que perecen los pobres, o viven una vida tan triste como la misma muerte, dejando su socorro a la conciencia de los ricos.» Los productores no tienen necesidad de la conciencia de los ricos para vivir desahogadamente; solo teniendo conciencia de lo que son como hombres gozarían del fruto elaborado por sus esfuerzos. Así es que el que nada produce, si es rico, es debido a la rapiña, el robo y la violación.

Vicente CALVO: «La licencia de cultivar cada español lo que le dicte su desmesurada codicia. En esta inteligencia no sería fuera de propósito que se pensara en el arreglo de una ley agraria y en la igualdad geométrica de la tierra. La corrupción de nuestras costumbres, el ciego interés y la falsa idea que tenemos de nuestros haberes, nos hacen creer que los poseemos sin límites y exentos de toda obligación. Sacudamos el letargo en que vivimos y veremos claramente nuestro limitado y precario derecho.» La desmesurada codicia no es de de cultivar sino de poseer, obligando a los otros al cultivo de la tierra. Los propietarios de la tierra abandonarían sus propiedades, si se les pusiera la condición de que están obligados a trabajar las tierras ellos mismos. ¡Qué huelga de dientes! La ley de vagos y maleantes de Largo Caballero tendría su aplicación.

FLORANES: «Entre los agravios que España ha debido al régimen de la propiedad territorial privada, el mayor es el haber engendrado la odiosa institución de los tribunales». Floranes se encara con esta pandilla legitimista del robo. Las togas jurisconsultorales sólo castigan a la **canalla.** La justicia es una prenda del pueblo de la cual los tribunales se mofan.

PORTE

(Continuará.)

# La gran mentira de Paco

*(Suite de la page 4.)*

frente a la reciente persecución en España, en la que doce obispos y siete mil sacerdotes y religiosos fueron martirizados con refinamiento y crueldad», por lo que «Estas cosas deben tenerse siempre presente», sin que tan alta jerarquía de la Iglesia de Roma, cual es Mons. Antoniutti, se mordiera la lenguecita o sintiese el menor remordimiento por su bellaco atentado a la verdad, mucho temo que tenga cuerda «pa» rato la gran mentira de Paco.

Claro que bien pudiera yo estar equivocado, amigos lectores, y cuando menos se espere, ¡zas!, salte el gazapo.

Salvador INIESTA

# A nuestros lectores

La Redacción de «ESPOIR» desearía que los lectores del semanario la orientasen sobre algún aspecto del periódico, para que la constante mejora del mismo, que es nuestro deseo y nuestra preocupación, fuese posible.

Terminada la publicación de «Vie d'Anselmo Lorenzo», hemos estado durante unas semanas sin publicar bandas dibujadas, por ausencia del compañero dibujante. Estando éste de nuevo en Toulouse, desearíamos que nuestros lectores y colaboradores nos dijesen si esas bandas dibujadas las han estimado útiles:

1) Para dar a conocer a los compañeros franceses la figura de Anselmo Lorenzo, que para muchos podía ser ignorada o fragmentariamente conocida.

2) Para interesar a los muchachos que leen con más facilidad el francés que el español en la historia del movimiento obrero y libertario español e internacional.

Si las respuestas fuesen afirmativas, empezaríamos la publicación de bandas dibujadas en las que se historiaría la vida de Emma Goldman..

Si el esfuerzo y el gasto que ello representa no apareciese compensado por resultados positivos, según la consulta que hacemos a nuestros lectores, nos abstendríamos de hacerlo.

Así, pues, a partir del número próximo de «ESPOIR», abriremos una sección, a la que puede contestarse en español o en francés, titulada: «Los lectores opinan». Para no crear confusiones, haremos consultas sucesivas sobre determinados aspectos del semanario. Ahora, pues, las respuestas deben circunscribirse a la pequeña encuesta sobre las bandas dibujadas.

Pedimos también a nuestros lectores brevedad en las contestaciones. En dos párrafos — tres a lo sumo — puede darse una opinión sobre un aspecto concreto.

# REPORTAGES

## Dictaduras benefactoras

Todos los dictadores se caracterizan como entes abnegados y desinteresados. Generalmente así se juzgan aquellos que del gobernar hacen una profesión; y si los pueblos que son expoliados presienten que sus mandatarios roban y engañan, la confirmación de esa norma siempre deja perplejos a los más suspicaces.

Los dictadores derrotados, en América, coincidieron sin ponerse de acuerdo. Fíjense, por ejemplo, en Pérez Jiménez y en Rafael L. Trujillo. La generosidad de sus ambiciones quedó bien demostrada, no sólo por el trato benefactor que impusieron a sus dominados, a más de la suerte que corrieron las arcas nacionales.

En los momentos álgidos que se produjo el tambaleo de la dictadura trujillista, nos ocupamos de aquellos acontecimientos.

Aunque la situación financiera del dictador dominicano era desconocida al detalle, nadie dejaba de suponer que había algo de fabuloso envuelto en un tejido misterioso. Y no dábamos mayor importancia a este aspecto, porque la lucha del pueblo contra el régimen nos parecía más interesante.

Recientemente ha surgido y flotado, sobre los agitados eventos internacionales, algo sustancial de la familia Trujillo, y de la dictadura por ellos ejercida durante treinta y dos años. Nuevos fenómenos, revelados por la fuerza del tiempo, nos inducen a verter juicios condenatorios contra esos malditos regímenes; pues de todo se infieren los hondos motivos que el pueblo de Santo Domingo tenía para su rebelión, signo evidente de un despertar que acarició nuestras esperanzas de liberación universal. Convivimos con aquellas humildes gentes; constatamos de cerca su tormento y su estoicismo; vimos la saña cruel de sus verdúgos, y francamente, la revancha de los vejados nos llenó de contento.

Pero, a nuestro entender, lo ocurrido en la República Dominicana no tuvo una solución de principio eficaz. No salieron a flote todos los responsables que fomentaron la tragedia, ni se depuraron, debidamente, las responsabilidades sometidas a proceso revolucionario. El gigante democrático del norte, en América, resolvió el conflicto a su manera. Como consecuencia, los bandoleros que durante tanto tiempo tuvieron al país sometido, sin dejar un solo rinconcito de aquella isla no salpicado de sangre, hallaron su vía de salvación y su lugar de promisión. Los intereses de los magnates norteamericanos quedaron incólumes; nueva promoción de gobernantes se situó en la palestra; el Tío Sam quedó complacido.

¿Qué harán los nuevos benefactores del pueblo dominicano? No los creemos libres de movimiento; hay que contar que a donde están llegaron de la mano de un tutor político y económico. Es el mismo que paternizara la dictadura de Somoza, en Nicaragua, la de Ydigoras, en Guatemala, y sostiene a su gusto los regímenes de las otras repúblicas de Centro América. A quienes este panorama pueden contemplar de cerca, no extraña que la dictadura trujilista haya durado tanto tiempo, ni que para la familia del dictador fuera tan bonanciera.

Por más prevenido que se viva ante determinadas formas de dominio gubernamental, no siempre pueden evitarse grandes sorpresas. Es lo que nos ocurre en el caso que comentamos. Trujillo fué, de jovencito, lo que ahora se da por llamar «un rebelde sin causa». Al incorporarse al ejército, lejos de demostrar atisbos de prodigio intelectual, comprobó ser torpe hasta para las materias de cultura general. Lo que sí conservaba eran las malas inclinaciones. Siendo soldado sufrió un proceso y encarcelamiento por el robo de un caballo; era esto el anuncio del futuro general y dictador. Los afanes de dominio político, y la voracidad de bienes, no exenta de audacia sistema Al Capone, le permitieron un golpe de Estado triunfal.

Al subir al Poder este personaje estaba asido por las estrecheces. El sueldo de teniente no cubría ni sus necesidades personales. Pudo desquitarse; la vida de todopoderoso tenía a su alcance todos los medios, legales o ilegales. Excesivamente sensual, sabiéndose impune ante cualquier acción atrevida que efectuara, no hubo límites a sus caprichos: la doncella elegante, la fábrica de buen rendimiento, el rancho fructífero, o no importa qué negocio que prometiera prosperidad, por mandato de dios era del General.

Ya en tal poderío, desaparecieron las estrecheces en la familia Trujillo.

La brecha del derroche quedó abierta. «U.S. News & World» nos informó que Ramfis Trujillo, hijo mayor del general, en un año «reventó» millón y medio de dólares en Estados Unidos, juergueando con una artista. Algo valían los eejmplos del padre. Mas todo esto no era óbice para que la gran fortuna de los elegidos de dios continuara en ascenso, hasta ser fabulosa.

Ya ausente de Santo Domingo la familia del benefactor, el gobierno que le sucedió abrió una investigación. Nadie salía del asombro: el latrocinio no tenía precedentes. Sabedores los nuevos gobernantes que en distintas partes del mundo había depósitos del gran capital trujillista, se disponen bloquearlo y recuperarlo. Nada consiguen. A continuación presentan un informe al C.I.E.S. que dice:

«El dominio de esa familia (Trujillo) abarcaba un elevado porcentaje de todos los medios de producción: Las mejores tierras de pasto y de cultivo. Las principales industrias, casi siempre monolíticas, eran de su propiedad. Su influencia se extendía, además, al comercio, la construcción y el transporte...

» Un 22 % de los depósitos bancarios les pertenecía... Del total de la emisión de moneda en circulación, un 25 % estaba en sus manos:..

» De la industria nacional total le pertenecía: 66,7 % del cemento; 73,2 % del papel; 86,7 % de las pinturas; 71,9 % de los cigarrillos; 85 % de la leche; 68,4 % de la harina de trigo..:

» En total, el activo de la familia gobernante ascendía, aproximadamente, a 240 millones de pesos dominicanos (dólares).»

Todo esto que se señala como activo, en Santo Domingo, quizá no parezca excesivo. Pero hay que tener en cuenta que es lo que no pudieron llevarse los benefactores del país. El capital, que ascendía a 900 millones de dólares, joyas, aunque no todas, y valores convertibles, en previsión a lo que fatalmente tenía que ocurrir, estaban colocados en distintos bancos de Europa y de América.

Así obran los dictadores, de esa manera se sacrifican por el bienestar de sus pueblos.

**Severino CAMPOS**

## Los trabajadores españoles en Ginebra

Tanto los que vienen a trabajar como temporeros, como los que se quedan fijos en Suiza, dan muestras del instinto nato del amor a la libertad desde que han pisado otras tierras. De poco les sirve a la Misión Católica esta inspección inquisitorial a que les somete. No les sirve de nada, tampoco, el que en su Círculo organicen fiestas y hasta bailes — cosa pecaminosa e impensable en España — donde se conocen y posiblement intimen parejas arrancadas de sus íntimos hogares para lograr mejor comer en otras tierras.

Es inútil cuanto harán para comprimir este pulmón del espíritu que es el pensamiento, estos curas,estas monjas, estas enfermeras y este representante del Opus Dei instalado en el Consulado de Ginebra para servir al «perfeccionamiento de la fe cristiana...»

El tal representante anota las señas de los trabajadores y sirvientas que llegan para que luego la Misión pueda coaccionarles a su gusto.

El aire de libertad política del país les toca en el «alma» mejor que no lo hacen los sermones de la iglesia, la cual desiertan a poco de llegar, sin contar los que ni ponen los pies en ella. Y es que saben, estos compatriotas nuestros, que no pueden contar con la Iglesia para resolver sus problemas. Conocen esto más que nosotros, por haberlo vivido desde el triunfo de la «cruzada» y ellos no olvidan que los curas en España han sido los principales aprovechadores del régimen fascista implantado y los colaboradores — en su gran mayoría — de la furia de terror que los «rojos» sufrieron durante años. Según el canónigo republicano Juan Comas(1), la Iglesia Católica en España, salvo pocas excepciones, dejó de ser cristiana y se deshonró por su crueldad.

Es por estas razones expuestas que fueron numerosos los españoles que manifestaron ante el Consulado Español y es por su instinto de libertad que, al alejarse de los malos pastores, se acercan a los diversos Sindicatos de las diferentes industrias del país donde hallan ayuda moral y es de esperar que, al mismo tiempo que defienden sus derechos, ellos mismos se apresten a contribuir con su propia colaboración a reforzar el esfuerzo cultural y de ayuda, es decir, de solidaridad que los sindicalistas ginebrinos se preparan a hacer en favor y conjuntamente, con la emigración española.

Esta fué, pues, la significación que tuvo la conferencia dada por nuestro compañero Padrós el jueves en la Sala du Grutli delante de un auditorio de exilados y nacionales muy importante. Es digna de destacarse la numerosa delegación que vino de Laussanne y de Anemasse.

El conferenciante, después de dar un ligero esbozo de las luchas en España al final del siglo XIX y principios del XX por los principios internacionalistas bakuninistas, precursores del movimiento libertario y del moderno sindicalismo, hizo historia del nacimiento y desarrollo de la C.N.T., de sus luchas, de sus triunfos en aplicación de la acción directa, de las represiones sufridas y del período republicano para llegar a la revolución del 36 y sus realizaciones que — dijo — si bien fueron de breve vida por la traición comunista, ellas han probado que las soluciones que el concepto confederal del comunismo libertario propone, son superiores, más humanas y realizables en oposición a los regímenes totalitarios llamados comunistas y que cualquier otra concepción socialista estatal.

Dió a conocer el cuadro que ofrece la situación en España con el gobierno en manos del Opus Dei y los poderes coercitivos agravados, la censura más rígida y las leyes represivas reforzadas. La economía en manos de los capitales extranjeros y la clase trabajadora emigrando, sirviendo de válvula de escape a las dificultades sociales que no impidieron ni las huelgas de este último verano en distintos puntos del país, ni los motines estudiantiles. A los huelguistas, desde el exilio se les ha prestado solidaridad proporcional a la importancia numérica de huelguistas en cada región.

La Alianza C.N.T.-U.G.T., realizada en el exilio y en el interior, ha empezado su obra que lleva la esperanza al pueblo trabajador mártir. El compañero Padrós acabó su conferencia con frases de esperanza y de optimismo por los esfuerzos de la juventud actual, que busca el camino, con los demás, de la liberación de España, arrancándola al fascismo.

No hubo controversia y sí se entabló una discusión cordial con preguntas que fueron contestadas con satisfacción por el conferenciante.

Fué una buena velada en honor de los compañeros de Ginebra que desean que sean dadas a menudo.

**EL CORRESPONSAL**

(1) Autor del libro «La Iglesia contra la República Española».

*De cara a España*

## Deducciones sobre el latifundismo

Lo mismo Flores Estraqa que George, encarecen las instituciones sociales de Licurgo — legislador de Esparta — y Solón — legislador de Atenas —, que reprimieron la tendencia al monopolio de la posesión del suelo, manteniendo en el fiel la igualdad de derecho de todos los ciudadanos y que valieron a Grecia sus días más gloriosos de esplendor. Século Antigone — siciliano —, dejó escrito sobre la constitución agraria entre colectivista y comunista, de la nación ibera de los Vacceos. En la antigua Roma se rigieron por la ley Agraria de Licinia : que limitaba la propiedad de la tierra y las cabezas de ganado a la capacidad de brazos disponibles para cuidados y labor.

Por lo transcrito, se comprenderá que la usurpación de la tierra por los que no la trabajan, arranca de muy lejos, y que la acumulación del suelo en pocas manos ha sido siempre una plaga de miserias. Plinio — naturalista antiguo — exclama: «En tanto los romanos se ajustaron a esta medida de la ley agraria de Licinia, las cosechas eran suficientes sin que otra provincia sustentara a la Italia».

En España, los latifundios son auténticas epidemias, ya que son la causa del hambre endémico, de la miseria general. Ante una tal situación de ruina en un pueblo, se levantaron voces denunciando el crimen y las injusticias que este estado de cosas produce. Se intentaron reformas agrarias, pero la turbulencia de los potentados del suelo ha hecho trizas todos los proyectos . Damos las opiniones de algunos hombres que se interesaron en tan palpitante problema que agobia al pueblo español.

CERVANTES : «Dichosos aquellos tiempos que no existía lo tuyo y lo mío». El autor del Quije penetró profundamente en la entraña del pueblo y con pocas palabras condena las injusticias, fustiga los egoísmos, ensalzando la grandeza de la equidad social.

F. de CASTRILLO: «Todos los hombres nacen iguales y libres; por ley natural ninguno tiene derecho a mandar sobre otro. Por justicia natural también, las cosas del mundo son también comunes». El ataque es directo al privilegio y a todas las jerarquías.

Juan Luis VIVES: «El estado primitivo de la sociedad humana fué la comunidad de bienes». Nació en algunos el deseo de oprimir a los demás para gozar en el regalo y en el ocio el fruto del sudor ajeno». Los deseos de oprimir se materializaron con la violencia. Por eso el latifundismo es una invasión en país propio.

Juan de MARIANA: «A los trabajadores que se distinguen por el esmero y perfección de sus labores y que saquen de ellas más abundantes cosechas, se les premiará públicamente, y por el contrario se castigará con multas y hasta con la infamia a los negligentes y desidiosos que no beneficien del modo debido sus heredades». Aquí juegan dos valores muy contundentes en la época del autor. Infamia representa coacción moral, una excomunión popular; la parte material en favor del laborioso y contra los zánganos. No atacando la propiedad directamente, pero indirectamente, alcanzan los abusos.

Pedro de VALENCIA: «En la infancia de la humanidad, las tieras de labranza eran propiedad común de todos los hombres; para hacer más cómoda su labor fueron repartidas entre ellas, pero no en pleno dominio». Condena la propiedad privada considerando lícito el usufructo de la tierra.

MARTINEZ DE LA MATA: «La falta más notada que se halla en el cuerpo social es no hallarse en cada una de las partes amor y atención por la conservación del todo: porque miran todos sólo a su utilidad presente, olvidando la futura». Denuncia a la fragelación forestal, al no evitar el arrastre de las tierras por las aguas, la carencia de recomposición orgánica de abonos.

Juan Francisco de CASTRO: «Conveniencia en el bien público de un justo compartimiento de los bienes de la tierra». Considera injusta la acumulación de la tierra; es humano.

FLORIDABLANCA : « Debe echarse mano primeramente de las tierras de Propios, repartiéndolas para el pasto y el cultivo con la debida proporción entre uno y otro. A falta de todo, no habiendo tierra de aquella clase, o siendo insuficiente puede acudirse a las dehesas de particulares». Las dehesas no serían posibles de no existir campesinos sin tierras. Una equitativa distribución ataca la acumulación.

CAMPOMANES: «El jornal de un infeliz que cultiva la tierra es a lo más de cinco reales: lo menos que puede consumir con su familia, son tres: con que le sobran dos. Supuesto que el que no trabaja ha de mantenerse indefectiblemente del trabajo del otro, para cada dos reales que consume el no trabajador. No ha de estar un trabajador sudando un día para producirlos o hacer que la naturaleza los produzca de su sudor. Al ver consumir en una diversión, en una fruslería, mil, dos mil, tres mil duros se me representa 10, 20, 30.000 infelices cubiertos de polvo y sudor en las fatigas del campo, empleando un día entero en ganar lo que uno despilfarra en una hora. Todo hombre, por el hecho de nacer, tiene derecho a una dotación congrue en labor y pastos, que es decir, a la extensión de suelo indispensable para producir con su trabajo los frutos necesarios al sustento propio y de su familia.» Queda perfilado el señoritismo español con su fastidiosa vagancia, librándose de ella por los vicios y caprichos, a expensas del hambre del pueblo.

Pablo de OLAVIDE: «Uno de los mayores males que padecemos es la desigual repartición de las tierras y que las más de ellas estén en pocas manos.» Señala los latifundios y la gran propiedad.

Manuel SISTERNES:: «Las leyes agrarias de los romanos tenían por principal objeto la igualdad de bienes entre los ciudadanos de la República. Pero en España, la ley agraria no puede proponerse una tal igualación de los haberes y condiciones particulares, porque en la Monarquía la desigualdad es de su propia esencia y constitución». Exacto: la monarquía española ha descansado y descansará, ya lo sabe Gil Robles, en los latifundios, el militarismo y la pérfida Iglesia.

Cecilio COELLO: «El mal reparto de las tierras y el abandono de ellas, causa del atraso de la agricultura.» Este mal lo implantaron los conquistadores en los pueblos de América.

PEREZ RICO: «Quitar al mal cultivador las tierras que no cultiva y dárselas a otro que las fructifique en beneficio del pueblo.»

*(Suite en page 2.)*

# COLLABORATION

## RESPETEMONOS LOS UNOS A LOS OTROS

A nuestro retorno a España, tendremos necesidad de enfrentarnos con el arduo problema que representará la reorganización de la C..T. Tarea harto difícil, si analizamos con detenimiento los diferentes factores psicológicos que han jugado en la Historia de nuestro Pueblo en estos últimos veinte y tres años.

La estrategia franquista de que, «el que no es fascista es comunista», acusando a éstos de toda acción subversiva y revolucionaria, le ha servido de varita mágica ante la durmiente «democracia», que, olvidando todo sentido de dignidad, ha colaborado con la bomba retardataria de Hitler y Mussolini, a adulterar y falsear los verdaderos hechos y protagonistas de la grandiosa revolución española.

Ridruejo( el arrepentido) dijo sin querer una gran verdad que es de tener en cuenta: «La juventud española no sabe lo que quiere, pero sí lo que no quiere, y lo que no quiere es a Franco» es decir, que cualquier corriente oportunista, llámese católica o comunista, puede arrastrarla si el esfuerzo mancomunado del anarquismo militante y de la C.N.T. no está presto a la acción rápida, sirviendo de lazarillo a esta ciega juventud que va tanteando con su blanco bastón de izquierda a derecha, sin encontrar la verdadera orientación.

Es muy posible, que, sin habernos percatado de ello, el exi'io haya quebrantado la hermandad, respeto y confianza entre militantes, que con estas poderosas armas, lograron salir airosos en situaciones difíciles frente a poderosos enemigos.

Nadie es imprescindible en un movimiento federalista como el nuestro, pero esto no quiere decir que no seamos todos necesarios, el chico y el grande, el viejo y el joven, el culto y el iletrado, todos son necesarios, si les guía y anima el deseo de servirlo.

En nuestras polémicas, no nos guía, como alguien ha pretendido insinuar, la menor animosidad contra el compañero; creemos un deber, y lo cumplimos, saliendo por los fueros de la verdad, combatiendo a los que abogan por enterrar el hacha revolucionaria, supliéndola por el bastón diplomático; de cada acción diplomática surgieron nuevos eslabones más, si bien nos concedían unos centímetros de libertad, eran a cambio de arrastrar mayor peso en nuestra vida de esclavos modernos .

Al salir al paso de los que se calientan la cabeza buscando soluciones políticas, en estos tiempos de políticos en paro forzoso, lo hacemos en interés del pueblo y guiados por la experiencia.

Los socialistas, en los muchos países que lograron mayoría parlamentaria y gubernamental, no hicieron otra cosa que afianzar al régimen capitalista, reprimiendo con leyes draconianas, todo movimiento reivindicativo de las clases oprimidas que les dieron el triunfo en las urnas.

**Por Luis GALLEGO**

El llamado Comunismo de Estado, a los cuarenta y cinco años de férrea y brutal dictadura, «no ha conseguido librar al pueblo de la influencia de la educación burguesa» y creando una nueva clase superior en número y categoría a la de los tiempos zaristas, da un golpe de timón hacia la «Democracia Orgánica», puesto que, como la de España, es el Estado todopoderoso quien la «Decreta».

¿Repúblicas? Las hay de todos los nombres y colores. Mirando en no importa qué dirección, veremos ondear banderas repubicanas, abanicando con suavidad a los potentados y azotando a los trabajadores, a los que se les promete libertad tras el espeso enrejado de leyes y bayonetas.

Sólo queda una esperanza: la de que los trabajadores se percaten de su verdadero valor en la vida de los pueblos, y, uniéndose en fraternal camaradería, se lancen a la lucha para conseguir la verdadera emancipación. Esto es lo que de siemupre han preconizado los anarquistas, llevando su espíritu hasta los mismos estatutos de nuestra Internacional, que algunos creen deben ser reformados.

Miguel Celma decía hace cinco años que «era preferible tratar a los ladrillos como a hombres y no a los hombres como a ladrillos.» Enseñanza mal asimilada por los que martillean sin piedad contra el compañero, hasta conseguir quebrar su voluntad y alejarlo con las célebres frases de Pascal en el corazón: «Cuanto más conozco a los hombres, más amo a mi perro».

El verdadero militante anarcoconfederal, es una maestra obra de arte que se levanta sobre los cascotes que rodean este laboratorio de pasiones desordenadas. Su rasgo más sobresaliente debe de ser el de la tolerancia, teniendo siempre presente el aforismo de Gandhi de «que todos tenemos razón bajo nuestro punto de vista». Es por el peso de nuestros argumentos, por la lógica empleada en la defensa de nuestras ideas humanistas, que podremos atraernos a los que no piensan como nosotros. Jamás si nos dejamos arrastrar por las pasiones que sólo puede justificar nuestra pobreza de espíritu, haciéndonos caer en los mismos errores que nos esforzamos en combatir.

La buena armonía entre los militantes de nuestra Organización, facilitará la tarea de reconstruir en el terreno ideológico, lo que la traición, la guerra y el fascismo destruyeron.

Si hoy, en la calma del exilio, demostráramos que éramos incapaces de superar las pasiones que como vicio se van introduciendo en nuestra conciencia revolucionaria, como el veneno en la composición de los remedios, podríamos darnos por vencidos antes de la batalla a la que estamos abocados contra la Iglesia, el Capital y el Estado, que ven en nosotros la única fuerza que no persigue el relevo, sino la eliminación de todos los priviegios.

En cierta ocasión, Voltaire realzaba las cualidades del sabio anatomista suizo Haller, diciendo de él: «Haller es un hombre notable, un gran sabio, un magnífico filósofo y un excelente poeta».

Uno de esos que siempre te cuentan las faltas de otro, procurando averiguar las tuyas, le dijo: «Pues Haller no desaprovecha ocasión para desacreditarle a usted».

A lo que Voltaire respondió: «Después de todo, puede que nos equivoquemos el uno y el otro».

Y es esto precisamente lo que pretenden los anarquistas dentro de la C.N.T., saliendo al paso de los que pretenden cambiar su rumbo revolucionario: Evitar que nos equivoquemos los unos y los otros.

Discutamos, si no coincidimos en opinión, pero con nobleza y honradez, no olvidando las frases de Celma de «tratar a los ladrillos como a hombres antes que a los hombres como a ladrillos, aunque para algunos albañiles sea la misma cosa». Bajo estos auspicios, podremos estudiar con independencia de opinión los enrevesados problemas que irán presentándosenos, ya que es más útil emplear nuestro tiempo en corregir la situación que sufrimos, que preveer esa que nos puede llegar.

Tengamos en cuenta que la pérdida de un militante es irreparable; aunque cien nuevos vengan, no podrán llenar el hueco que él deje; de ahí la necesidad que tenemos de recuperarnos para poder recuperar a los demás. Las heridas que infiijamos a la C.N.T. por sostener posiciones equívocas, serán como las heridas que sufre el cuerpo humano; podremos curarlas, pero la cicatriz queda siempre con el peligro de que vuelva a abrirse.

La Organización no la forman tres letras, como a'gunos militantes pretenden, porque estas tienen en cada idioma una pronunciación distinta; la forman los hombres que en todas partes tienen el mismo valor humano y les orienta una idea, sin color ni volumen, por lo que no puede ser vista ni asimi-

*(Suite en page 5.)*

## COMENTARIO

## La gran mentira de Paco

**DESDE que pude valerme de la facultad de discernir y desplegué mi interés por conocer la razón de algunas de cuantas cosas nos rodean, de las que no pocas nos acompañan tan de cerca que forman parte de nuestra especial manera de ser, dí por cierta la idea de que todo hombre, tanto mayor es la grandeza de su nombre, cuanto más grandes son sus obras en beneficio de la humanidad. Mas como de un tiempo acá las cosas toman fisonomías diferentes cuando menos se espera, héte por donde, en razón de lo por mí leído, y que a juzgar por sus trazas va holgando de «buenas hechuras», dejó de gozar del justo merecimiento esa idea que ha venido siendo fiel compañera mía durante los muchos años que llevo de existencia en esta mansión terrestre, donde la afición a usar del codazo, la zancadilla y a dar trato de excelencia a los salteadores del Poder se ha puesto tan de moda entre las gentes, que casi nadie está licenciado de ella.**

**por Salvador INIESTA**

Y para que ustedes aprecien cómo se teje con hilo fino, «Madrid», del 1 de diciembre del año que acaba de expirar, sin más aliciente para nosotros que el de aumentar nuestra edad y nuestro amargo exi'io, publicó un trabajo de un J. S. R. titulado «El juicio de los caídos», el cual enjuiciando la actual etapa política francesa, tras de emitir que «El destino personal de De Gaulle es realmente curiosos. Si como soldado tiene escaso relieve, su hoja de servicios, como diplomático y gobernante... dejará recuerdos trascendentales en la Historia... Despierta odios mortales y amistades sinceras. No puede esperar nada mejor un político con ambición de grandeza», agregaba: «El juicio definitivo no lo hacen los seres vivos, sino los muertos. En el caso de De Gaulle, el drama se hace tragedia, porque muchos de los caídos amaban a Francia tanto como el general, pero de otra manera. En este aspecto, De Gaulle no ha tenido tanta fortuna como otros hombres de Estado, que llegaron al Poder después de una victoria militar, izados al pavés sobre el campo de batalla. Y luego gobernaron fieles al recuerdo de los caídos. Es el caso de Franco. Importa mucho el juicio de los muertos.»

Por supuesto, no es menester estrujarse mucho el cerebro para darse cuenta de que la grandeza de De Gaulle, por no haber sabido éste echar sobre su conciencia la escabechina de más de un millón de compatriotas suyos y la ruina de su nación, ni haber llegado «al Poder después de una victoria militar», «limpia», «honrosa», «sin» ayudas de potencias extrañas, es un granito de arena al lado de la colosal «grandeza» de Franco, pues en ésta «importa mucho el juicio de los muertos», y cuantos más, mejor. De ahí que el Generalísimo aumente más y más su «grandeza», porque sabe que los muertos por él «están satisfechos de la administración de la victoria, que está rindiendo a España beneficios cada día mayores, precisamente porque a la rueda del timón va un hombre que se anticipó a la evolución política del mundo». Por lo que «en la Historia de España tendrá distinta dimensión el estudio de la obra de Franco y el dedicado a los Presidentes de nuestras dos Repúblicas que naufragaron en la vulgaridad, en lo pintoresco o en cosas peores».

Desde luego, mal hubiera el Caudillo logrado con tales mañas su «grandeza», de no ser «un hombre que se anticipó a la evolución política del mundo» —, lo cual permite a «ABC» (30-10-62) decir: «esperamos que en el movimiento de la política exterior americana sobre Cuba... juegue un interés realmente común; juegue el espíritu de la doctrina Truman y no el de la doctirna Monroe». De cuya doctrina Truman le puede preguntar al pueblo japonés, qué juicio le merece, qué tan bien encaja en el ánimo de quienes dirigen esta época de lanzamientos de artefactos que recorren los espacios orbitales de nuestro planeta, de los que algunos, despegándose de la zona que limita la gravedad de la Tierra, se pierden, cual intrépidos viajeros, en el majestuoso infinito del Universo. Epoca ésta de tan excepcional progreso científico que va dejando atrás y amontonadas en el cuchitril de los trastos inútiles muchas teorías consideradas inmutables, para servir de pasto a la polill,a o a esos diminutos roedores que tanto gustan de mostrar su fortaleza dental en cuanto cae entre sus dientecillos demoledores.

Por eso, en tanto el mundo siga en las mismas manos y haya un cardenal Antoniutti, de igual corte que muchos otros, que en la Universidad Lateranense de Roma, en una conferencia sobre las «Luchas y triunfo de la Iglesia», pueda decir, ante treinta cardenales, un centenar de obispos y numerosísimo clero, recordando las persecuciones contra los primeros cristianos en la antigüedad, que «cuál hubiera sido el juicio de los antiguos historiadores de la Iglesia

*(Suite en page 2.)*

## LOS ESTADOS UNIDOS VENDEN UNA ISLA

**LA QUE FUE RESIDENCIA «OFICIAL» DE CENTENARES DE ANARQUISTAS, RECLUTADOS A TRAVES DE TODO EL PAIS, DURANTE LOS AÑOS DE REACCION Y GUERRA, 1914 AL 1918. ANTESALA DE LAS DEPORTACIONES DURANTE LOS AÑOS POSTERIORES HASTA 1928.**

**DEDICO ESTAS LINEAS EN RECUERDO A LA MEMORIA DE LOS QUE ALLI DEJARON SUS VIDAS DURANTE LA EPIDEMIA, QUE LEGO A LA HUMANIDAD EL CRIMEN DE LA PRIMERA GUERRA MUNDIAL.**

**Por un X Residente**

Muy raras veces en la vida ocurre que el coloso norteño se dedique oficialmente a la venta de tierras, y mucho menos de is'as; joyas muy preciadas en los actuales tiempos en que vivimos. Cuando las juzgan de alguna utilidad práctica para sus propósitos e intereses particulares, las toman a punta de cañón; evitando así los requisitos legales que pudieran surgir. Requisitos a los que ellos mismos recurren cuando algún «intruso» molesta sus propios intereses; dejando así patentizado el clásico **derecho** del más fuerte, practicado a través de los tiempos. Nicaragua, Santo Domingo, Guatemala, Cuba y Puerto Rico, no son excepciones. Toda Ibero-América, presenta evidente recuerdo de aquel sistema de prepotencia, rapiña y arrogancia. Cuando el poseedor es pobre y por tal causa carece de medios para sostener largos y costosos litigios diplomáticos, o se halla distraído mirando al lado opuesto, bien puede un día quedarse sin «Isolas». En caso de asomarse alguna dificultad, que pudiera suscitar intrigas internacionales, las «arriendan» por espacio de 999 años o que equivale a posesión permanente.

Aquella Isla, a la que me refiero, fué oficialmente puesta en venta por el gobierno Federal hace ya varios meses, y, al parecer, a nadie interesa su posesión. Es aquel pedazo de tierra el que más ingratos recuerdos de e'las conservan los QUINCE MILLONES de inmigrantes, que atravesaron el umbral de aquella ciudadela del despotismo y la arrogancia yanqui. De cuantas parcelas de su tamaño se hal'en bajo la tutela de la dominación estadounidense, sea cual fuere su origen o método de adquisición, no hay otra donde se hayan sufrido tantas desilusiones, derramado tantas lágrimas y pronunciado tantas maldiciones.

**«Ellis Island»** (Isla Ellis), situada a la espalda de la Estatua de la Libertad, en la entrada del puerto de Nueva York, fué adquirida por el Gobierno Federal el año 1808, siendo, hasta el presente día, utilizada para diferentes menesterse.

En repetidas ocasiones (1831) funcionaron las horcas, como demostración patente de un sistema de «justicia» bárbaro y vengativo; sistema que tanto empeño han puesto para ocultar bajo el manto de una mentida libertad; propalada a través de todos los continentes, por asalariados heraldos que, diseminaban falsedades en beneficio particular de una clase soberbia y avara, que, sin a'ma ni conciencia, explotó la credulidad y la buena fe el infeliz forastero, quien al llegar a la tierra de sus ensueños era recibido en la **Isla Ellis,** dondé comenzada su largo y penoso Via Crucis en América.

Allí era conducido directamente desde el trasatlántico que lo había transportado hasta la tan soñada tierra de las «oportunidadee».

Allí recibía su primera desilusión y desengaño ante la arrogancia y aire de superioridad, siempre evidentes en el comportamiento, actividades y manifestaciones del yanki.

Como primer saludo en América, lo encerraban incomunicado tras una alambrada, a veces por un día o dos, pero en muchas ocasiones hasta meses enteros; lo trataban despectivamente de manera calculada para humillarlo; le registraban el equipaje y después de revolverlo todo, lo tiraban al suelo; le examinaba un médico que actuaba como veterinario; le miraban en la boca, lo hacían toser, le mandaban sacar la lengua; le miraban en los ojos; le tomaban la temperatura; le palpaban los músculos; lo fumigaban como si se tratara de un piojoso. Y cuando se aseguraban que tenía buenos músculos para la exp'otación; que no era anarquista, socialista ni bigamista; que tenía treinta dineros y no tenía «tracoma», le colgaban de la solapa una factura como si se tratara de inferior mercancía.

A partir de esta operación, abrían la cancela de aquel potrero y le permitían recibir la visita de amigos y familiares que, ansiosos y cansados, lo esperaban, siempre preocupados. Pues, en caso de fallar en alguno de los ridículos requisitos a que lo sometían, podría ser devuelto al puerto de origen; pensamiento que constituía la gran pesadilla en la mente del recién llegado.

### CONCENTRACION INTERNACIONAL DE ANARQUISTAS

Suspendida la inmigración durante la guerra, la Isla Ellis fué ocupada por el militarismo, dedicando una parte para hospital y otra para detención de los «INDESEABLES», que todos los días

# INTERNATIONALE

## Ante la farsa franquista

**PONGAMOS AL FRANQUISMO FRENTE A SUS RESPONSABILIDADES, EXIGIENDO LA REVISION DE LOS ULTIMOS PROCESOS Y LA PUESTA EN LIBERTAD DE LOS DETENIDOS**

**El informe publicado recientemente sobre España por la Comisión Internacional de Juristas, pone de relieve, fundándolo en infinidad de hechos, que el régimen franquista no respeta las reglas del Derecho que establece la Declaración de los Derechos del Hombre y del Ciudadano.**

**Por otra parte, trescientos abogados del Colegio madrileño, al solicitar que sea el juez de instrucción y no la policía quien determine la jurisdicción encargada de juzgar a los acusados, tal como prevee la ley de enjuiciamiento criminal, ha evidenciado igualmente que en la España actual no solamente se violan los derechos individuales sino que, incluso, se infringe la propia legislación franquista.**

**A partir de estos antecedentes y teniendo en cuenta:**

**1) Que los 18 jóvenes libertarios y los 17 militantes de la C.N.T. procesados y condenados recientemente por sendos Consejos de Guerra, han permanecido en las jefaturas de policía, no 72 horas, como señala la ley, sino 15 y 20 días, a fin de arrancarles declaraciones mediante torturas inicuas;**

**2) Que en tales condiciones carecen de fundamento las acusaciones por las que fueron condenados Jorge Conill, Marcelino Jiménez Cubas, Antonio Mur Peirón y Julio Moreno Viedma;**

**3) Que los 14 jóvenes libertarios restantes y los 7 militantes de la C.N.T. fueron procesados y condenados por intento de reconstituir organizaciones que en todos los países libres se desenvuelven normalmente;**

**4) Que todos ellos han sido traducidos y juzgados por la jurisdicción militar por decisión de la policía, no de un juez instructor, impidiéndoles así hacer uso de los medios de defensa a que todo acusado tiene derecho;**

**5) Que a todos ellos les han sido impuestas condenas que están en desproporción escandalosa con los «delitos» de que se les acusa;**

**Denunciamos ante la opinión pública, ante todos los hombres de conciencia del mundo entero, los procedimientos represivos, inhumanos e ilegales que utiliza el régimen franquista, que están en contradicción con la pretendida «liberalización» de que tanto presume, y PEDIMOS Y EXIGIMOS LA REVISION DE TODOS ESOS PROCESOS Y LA PUESTA EN LIBERTAD DE LOS DETENIDOS.**

**Las organizaciones y los sectores de opinión del llamado mundo libre, deben movilizarse y no cejar en su acción, hasta conseguir los objetivos señalados.**

**Toulouse, Diciembre de 1962.**

**SECRETARIADO INTERCONTINENTAL DE LA C.N.T.**

## *Libres opiniones*

## TALES SON MIS DERECHOS

Caundo digo «tales son mis derechos», entiéndase que son los nuestros, los de todos, incluso los de aquellos que se atreven a discutirlos a los demás. Derechos de los que pretendo disfrutar, que nadie puede negarme y que voy a resumir en muy pocos palabras: el de pertenecer a la C.N.T., porque soy obrero, el de decir honradamente lo que siento y lo que pienso, porque soy confederal y el de escribir en nuestra prensa, guardando a todos y a cada uno el respeto que se merecen, porque en nuestras publicaciones caben todas las opiniones sinceramente expresadas y porque, a la fin y a la postre, la prensa confederal me pertenece a mi con tanto derecho como a los demás.

De un tiempo a esta aprte vengo leyendo, escrito con machacona insistencia, que «todos cabemos en la C.N.T.», pero si se piensa tal o se escribe cual, lo mejor sería marcharse y dejar las columnas de nuestra prensa libre de impurezas.

Parece, en el ánimo de quienes así se expresan, que «cabemos todos» si no discrepamos, que «somos» si pensamos como ellos, que se nos podría admitir, si cerráramos la boca, si olvidáramos que tenemos un cerebro y si nos limitáramos a dar por bueno todo lo que fué, sin estudiar, prever o proponer nada de lo que quizás habrá de ser. Lo que se nos pide es dejar de pensar y esto, al menos en lo que a mi concierne, no y mil veces no, porque si tal fuese mi carácter, si creyera que pensar corresponde a unos pocos y admitiera que he de aceptar sin rechistar lo que otros decidieran, no es en la C.N.T. donde me habría inclinado por militar. Me gozaría en la «disciplina» comunista o en las filas de cualquier otro partido cuyo brillo, si de tal puede llamársele, reposara en la carencia de cerebros capaces de expresar sus sentimientos.

Se dice que es intolerable que tal cosa se escriba y se pretende que ya es mucha to'erancia permitirlo. Pero, vamos a ver: ¿es que sabemos dónde estamos? Hasta prueba de lo contrario, en la C. N.T., en el seno de una organización libre cuya primera divisa es la conquista de la libertad **para todos,** de la justicia **para todos,** de la igualdad **para todos** y del bienestar **para todos. Y si es así,** ¿en virtud de qué principio, de qué normas de organización o de qué «derecho» se puede negar en nuestras filas la libertad de expresión y dar cabida al concepto de tolerancia, en un aspecto que reviste indiscutible carácter peyorativo?

Cuando escribo, mal les pese a quienes tienen de la libertad tan raro concepto, mi pluma deja siempre constancia de lo que pienso, no tan solo en uso de un derecho del que soy celoso guardián, sino también del cumplimiento de un deber que no quiero eludir y que a todos nos corresponde aplicar. Si debiera limitarme a escribir futilezas, desmerecerme enajenando mi pensamiento o disminuirme «tragándome» mi verdad y dejando a otros el exclusivo privilegio de expresar la suya, me traicionaría a mí mismo y traicionaría a la C.N. T., adoptando una actitud indigna de un hombre libre y vergonzosa para una organización que es crisol donde se funden todas las libertades. Y esto, que sería una monstruosidad, parece ser lo que pretenden quienes, en defensa de ideas y de principios anárquicos, se asustan a la lectura de algo que no comparten, transformándose en feroces censores de lo que deberían respetar y defender (la libertad de expresión), si su comportamiento y reacciones se ajustaran a los magníficos ideales que pretenden — y no otra cosa — servir.

Nunca tuve la pretensión de creer que mis escritos merecerían general aplauso. Sé positivamente que no han de faltar los compañeros que discrepen de mis tesis — están en su derecho — y no me escapa que con frecuencia pueden ser los menos quienes las estimen acertadas. Pero escribo porque me place y lo considero útil, porque deseo que otros conozcan mis pensamiento y porque tengo la convicción de que es precisamente comparando ideas, desechando y aceptando de unos y otros lo bueno y lo malo, que será posible establecer las bases de una acción que dará a la C.N.T. nuevo auge y el impulso de que precisará en sus nuevas etapas de lucha.

Yo leo a los demás y discrepo ¡cómo no! de algunas de sus afirmaciones y posiciones que, no por ser ciásicas, me parecen siempre acertadas. Pero jamás se me acudirá decir que sus escritos no tienen cabida en nuestra prensa, o que su presencia es nociva en las filas de la C.N.T. Guardo a los demás el respeto que creo se me debe y no pido la luna rogando de quienes tanto se enfadan, al punto de indignarse, un poco de reflexión, una mayor dosis de cordura y una actitud que responda más y mejor al contenido de nuestros principios libertarios.

Tales son mis derechos, compañeros, y es en la C.N.T. donde quiero, puedo y debo gozarlos. Quien así no lo entienda, da pruebas de deformación ideológica, se sitúa en un plan impositivo que no tiene curso en nuestras filas y pone de relieve que pretende dominar a un conjunto, haciendo prevalecer, contra viento y marea y limitando las libertades ajenas, los conceptos por él defendidos o compartidos. Y si así fuese, cabría preguntarse: ¿quién, del que expresa llana y sinceramente su pensar o del que pretende coartar tal libertad, merece con más derecho militar en las filas de la C.N.T.? Que cada cuál se dé, razonando, la respuesta que corresponde a esta pregunta.

Reflexionad, compañeros, y calmad vuestros injustos temores. No os indigneis a la lectura de artículos que os parecne «hereiías» y que son simp'e y sincera expresión de lo que piensan, con más o menos acierto, militantes a los que no podéis discutir sus derechos. Justo es, además, que os impongáis de una verdad: la C.N.T. no morirá porque unos militantes piensan y escriben lo que a vosotros os parece equivocado. Moriría, sin lugar a dudas, si todos pensáramos igual, si mecánicamente repitiéramos todos la misma cosa, ya que, si viviéramos semejante coyuntura, sería tanto como no pensar y admitir la posibilidad de nuestra propia inexistencia.

**A. TARRAGO**

París, diciembre 1962.

◆

**N.D.L.R. — Consideramos que, con estas líneas del compañero Tarragó, contestando a cuantos han discrepado de su artículo: « Un choix : Réaction ou démocratie », esta discusión debe darse ya por terminada.**

## Respetémonos los unos a los otros

(Suite de la page 4.)

lada, sino es con el corazón. Defendiendo al compañero, hacemos nuestra mejor defensa, robustecemos a la organización y afianzamos nuestras ideas.

No hemos pretendido nunca la homogeneidad del pensamiento, no somos robots y por lo tanto cada cual piensa con su cerebro, sacando conclusiones distintas de un mismo tema igual que de una misma piedra un escultor hará una obra de arte y un farmacéutico un mortero para machacar las p'antas medicinales. Ambos han trabajado con el mismo material, dando satisfación a su espíritu el primero y a sus necesidades el segundo. Las ideas expuestas por los anarquistas en la C.N.T. tienen ambas aplicaciones: Libertad para el espíritu, igualdad para las necesidades.

En una casa donde hay varios hermanos, pese a correr por sus venas la misma sangre, es difícil encontrar dos de idéntico pensamiento, pero en una cosa siempre coinciden: en defenderse mutuamente y proteger a su madre. Más de cuatro murieron en presidio porque un extraño osó levantarle la mano.

La C.N.T. es nuestra madre espiritual; todo militante que se aprecie de tal, debe depositar en su regazo el fruto de su mejor voluntad, evitándole toda contrariedad que pueda poner en peligro su salud interior y exterior.

A España volveremos, más que por nuestros propios esfuerzos, gastados inútilmente en luchas y discusiones bizantinas, porque el fascismo no puede ser una excepción a la regla de las dictaduras que llevan en sí el germen de su propia descomposición, y para cuando ese día llegue, si antes no nos percatamos de que, acompañados o solos, estamos obligados a lanzarnos a su destrucción, para salvar a la juventud, debemos de estar preparados y unidos por el razonamiento más que por los acuerdos, para evitar que católicos y comunistas arrastren al pueblo al fanatismo o al automatismo.

Las energías que perdamos en discusiones estériles, son las que necesitamos para conseguir estas aspiraciones del pueblo en cuya defensa perdieron sus vidas, cientos de militantes del anarquismo y de la C.N.T.

Con un poco de voluntad y una mayor dosis de respeto y amor a los principios básicos de nuestra Organización, podremos hacer revivir aquella C.N.T. tras la cual el pueblo se lanzó con las armas en las manos el 19 de julio del 36, para realizar el Comunismo Libertario, que de la teoría pasó a la práctica, con resultados positivos.

Para conseguir esto, RESPETEMONOS LOS UNOS A LOS OTROS.

---

caían en la red policíaca. Allí llegaban procedentes de todas las regiones del país.

Pueden olvidarse muchas indignidades y humillaciones sufridas en aquel «democrático» cautiverio; el tiempo tiene la virtud y tendencia a borrar de la mente humana las cosas desagradables y feas, pero lo que no puede olvidarse jamás es el recuerdo del hambre que allí nos administraban. El hambre y la privación de la libertad combinados, es algo que nadie puede expresar. Hay en el sentir y el pensar del preso, lo que solo el preso siente, pero que nadie puede expresar con exactitud: Lector, compañero, no olvides a los presos...

Allí aprendimos a pasar la mayor parte del día acostados para mitigar las agudas y naturales exigencias del estómago. Y, a pesar de que el hambre era permanente y extenuante, un día un grupo de compañeros nos declaramos en **huelga de hambre**. Aunque parezca ridícula y grosera aquella acción, fué muy necesaria para hacer sentir de alguna manera nuestra protesta contra la insolencia de habernos servido alimento deteriorado y maloliente. Sin demora se presentó en el comedor el jefe de aquella Institución **«Commissioner McKeeff»**, para informarnos con toda la autoridad que le permitía su posición: **«There is not law in the U.S. compell any body to eat».** (No hay ley en Estados Unidos, que obigue a nadie a comer). Al retirarse, cuando aun estábamos en pie desobedeciendo órdenes, volaron algunos platos en dirección del déspota... Cuatro celdas solitarias en el sótano, bajo el nivel del mar — donde los sentenciados a la horca (1830) pasaron los últimos días de sus vidas — fueron ocupadas por varios días. La protesta unánime obligó a que las puertas se abrieran nuevamente...

El tiempo transcurrido no borra de nuestra mente la figura de aquel ingrato «cocinero» rumano, instrumento de aquella Institución, que con admirable asiduidad nos administraba cotidianamente una microscópica porción de «mamaliga» (1).

Un compañero español tenía la humorística satisfacción de colectar parásitos que atrapaba en su cama durante la noche, colocándolos cuidadosamente en un sobre, que a la mañana siguiente enviaba al Comisario Mr. McKeeff, acompañados de una nota que, por regla general, decía así:: «Para que usted vea, señor, que los anarquistas no deseamos ni queremos privar de la vida a ningún ser viviente, y aun sin ser peritos en Entomología sugerimos a usted la instalación de un jardín zoológico o museo de cosas naturales que, como usted puede ver, abundan aquí para entretenimiento y estudio de los involuntarios residentes de esta Isla, evitando con ello el que un día, en la desesperación, seamos convertidos en involuntarios insecticidas, aunque tal acto sería muy justificado ante la ley, para alivio de las continuas torturas de noches sin fin.»

El mismo compañero, siempre ocurrente, colocó en el centro del salón que ocupábamos durante el día, un cartel en el que se leía en gruesos caracteres: «ANARCHIST HEADQUARTERS » (Central anarquista). La iniciativa se extendió rápido a otros sectores del «movimiento», y en la tarde del mismo día, a muy corta distancia, aparece otro cartel que decía: «I. W.W. Corner». (Esquina de los I.W.W.). Los bolcheviques (que en aquella fecha estaban para salir del cascarón y todavía no contaban con una Tribuna) al siguiente día — con marcada timidez — colocaron su anuncio bien lejos de los demás, el cual merece el estudio de un honrado psicólogo, porque demuestra, sin equívocos, el carácter político y moral de aquellas gentes que, más tarde, unidos en partido político, tantos disgustos habían de causarnos.

Decía el mencionado cartel «Bolshevick Alley» (Callejón Bolchevique). Es decir: Los anarquistas anunciaban su posición clara y precisa en el Centro. Los sindicalistas (I.W.W.) tomaban una esquina, todos a la luz, mientras los otros elementos, perturbadores, se anunciaban aullando desde un callejón, imitando a murciélagos y maleantes, que frecuentan esos lugares oscuros.

Así definidos, grupos y tendencias, nos buscamos unos a otros, deseosos de establecer diálogos y discusiones; los días eran interminables, las juventudes inquietas estaban ansiosas de intervenir... Abrieron la discusión del primer día dos anarquistas persas, que en libertad, dedicaban sus actividades a la expropriación individual. Favorecían su punto de vista un buen número de compañeros rusos, y algunos italianos. Los anarquistas españoles allí recluídos nos colocamos en la oposición de aquella tesis, alegando que no veíamos en tal sistema alí expuesto (aun empleándolo sin desviaciones como medio de propaganda) relación alguna con la filosofía anarquista, y se imponía la necesidad de un amplio esclarecimiento para evitar lamentables confusiones .

La discusión constructiva y educativa se desarrollaba con gran entusiasmo, despertando la atención de propios y extraños. Pero, como era de esperar entre «concurrencia» tan diversa y numerosa, en las circunstancias en que nos ha'lábamos, no faltaron soplones, y al tercer día aparecieron dos **entradas nuevas,** que por su comportamiento nadie ignoraba su «profesión».

En la tarde del cuarto día empezaron a llamar a la oficina de McKeeff, a algunos compañeros de los más capacitados, y no regresaron a «nuestro» departamento. Así continuó aquel procedimiento hasta desarticular toda posibilidad de continuar la tarea y llegar a un entendimiento entre las diversas tendencias a'lí reunidas. Como la mayoría de la población de la Isla se hallaba bajo orden de deportación, nos imaginábamos que, aquellos que iban faltando, habrían sido embarcados sin previo aviso, como era costumbre general. Pero, en realidad, nunca hemos tenido la certeza de que así fuera. Con la correspondencia suprimida, el militarismo arrogante, ebrio de sangre y poderes, actuaba en la Isla Ellis, como en país conquistado.

---

(1) Papillas amasijo de harina de maíz y agua. Con el pretexto de la escasez de carbón, era mezclada con agua fría (Polenta, en italiano).

# DE TOUT ET POUR TOUS

## Generaciones y cràpulas

*Entre los de ayer y los de hoy ha existido siempre una polémica entablada, una variante de mesa redonda en donde pasan de mano a mano los papeles adulterados y las opiniones más dispares. Es por esa razón que no nos ha causado sorpresa el resultado de una de esas «encuestas dirigidas» que han servido para dar trabajo a linotipistas y tipógrafos y cuya finalidad ha consistido discrepar rabioamente con las generaciones de paso pero cogidas a la tabla de salvación.*

*Al vitmo de la velocidad astronáutica se suceden las generaciones y difícil es saber dónde se coloca la línea fronteriza entre unas y otras. Esa encuesta ha sido dirigida especialmente entre un sector de opinión casi monocorde doctrinal y socialmente hablando.*

*Parte la encuesta de un punto a nuestro entender erróneo al calificar la Nueva Raza hijos de una época de la historia que el autor califica de «época del miedo» porque, dice, que los nacidos después de la explosión de la bomba atómica de Hiroshima no pueden sustraerse a los efectos catastróficos posteriores.*

*¡Pero con el fascismo hemos topado, Sancho! Uno de los interrogados responde al cuestionario con el siguiente esperpento: «La generación de mis padres es una generación de crápulas ávidos, egoístas y viciosos, que han hecho morir a Mussolini y a Hitler.»*

*Otra opinión calificada como de una «nueva raza» que sin ser la «Nueva Ola» se sitúa dentro de un terreno apropiado al temperamento brutal y pendenciero de los eternos guerreros y matarifes de todas las épocas, nos reprocha de «ser pacifistas por cobardía y guerreros por vanidad». Es decir: mal si andas, mal si no andas.*

*No queremos establecer fronteras entre unas y otras generaciones ni profundizar discordias que sólo entran dentro del área temperamental y doctrinaria de cada una y de no importa qué generación y consideramos que el tema hay que enfocarlo bajo el punto de vista educativo y humano, sin encajarlo ni dogmatizarlo en inflexibles intringulis de Moisés o de Jesús de Nazareth, como quiere situarlo el autor de la encuesta, y concuerda que la causa de todos nuestros males son debidos a una falta de instrucción cívica y a la descristianización sistemática, los excesos de laicismo y la supervivencia de viejos «slogans» de las primeras internacionales.*

*Las personas que conserven su equilibrio y su integridad mental no pueden terminar de asimilar tal cantidad de despropósitos sin hacer un análisis objetivo de los hechos, los hombres y las cosas de la generación anterior a las bombas atómicas de Hiroshima y de la llamada «Epoca del miedo», porque sin ninguna arrogancia, pero con hombría y buena voluntad nuestra generación ha tratado de hacer comprender que los problemas que inquietan a nuestro mundo pueden ser resueltos sin necesidad de recurrir a la brutal solución traumática. Pero en todas las épocas y todas las generaciones han tenido que luchar para frenar a los violentos promotores de conflagraciones que arreglaban y siguen arreglando los asuntos políticos y sociales a mandoble limpio.*

*Ese joven fascista que aun sueña con la «vendetta» mussoliniana y los hornos crematorios de Hitler nos hace recordar con sonrojo y tristeza aquella atmósfera aventurera, asfixiante y desesperada de la «nueva Italia» del Duce en su eufórica y cantante Marcha sobre Roma. De aquella Italia cuyo infatuado Jefe decía textualmente: «Yo considero la Nación italiana como en estado de guerra permanente.. ¡Hay que prepararse! La guerra determina la revolución o la revolución desemboca en la guerra... la guerra, la guerra! Vamos a la conquista del cielo de Europa...»*

*Aquella Italia de sueños romanos de grandeza y de fantásticos imperios; aquella furia delirante que puso como divisa un fajo duramente atado, una enorme hacha con todos los atributos ancestrales y amenazantes, de tajante autoridad, acompañados de la célebre divisa:* «Meglio vivere un giorno da leone che cent anni da pecora...» *Que qpiere decir: Vale más vivir un día de león que cien años de oveja.*

*Así fué naciendo aquella Italia de delirio, de ideas forzadas, de terror y de miedo, como nació en 1939 la España de Franco. Así se fortaleció aquel régimen, como en Alemania y su hijastra de la Península Ibérica y fué creándose el pavor al «confino», pues con solo decir «las Islas» ya estaba dicho todo: Punza y Lipari, la una y la otra situadas al Sur de Italia, bajo el áspero sol de Calabria, en donde se entraba y no se sabía la salida después de haber pasado por delante de las famosas «Comisiones Provinciales» compuestas de funcionarios adeptos y de oficiales fascistas. Allí comparecían, indefensos y contritos antes de ser confinados implacablemente en las Islas de miedo.*

*El Estado fascista — como ahora el Estado franquista — exportaba trabajadores excedentes y resolvía de tal forma el embarazoso problema de la miseria, el hambre y el analfabetismo persistentes. Sólo en 1924 expidió, debidamente embalados, a 402.000 obreros, al propio tiempo que trataban de estimular la procreación de una «nueva raza» de soldados que conquistaran no sólo el cielo sino la tierra y el mar para expansión del espacio vital que también disputaban sus compadres del imperio centro europeo.*

*Y todo ese espacio vital; toda esa expansión y relación entre los pueblos opulentos y hambrientos afirmamos sin «pacifismos cobardes» ni «vanidades guerreras» pueden solucionarse sin necesidad de recurrir a conflictos armados porque tal desesperada solución no es otra cosa que incapacidad organizadora, desorden, caos político, gubernamental y diplomático, es decir, tres materias específicas dentro de un mismo envase.*

*Esa generación fustigada y esas internacionales aludidas no pueden ser totalmente responsables del materializado estado de cosas que soportamos ni de la falta de solidaridad entre los hombres. Cuando los hombres de dichas generaciones se lanzaron a la calle por la «conquista del pan», la sociedad se encontraba oprimida bajo el torpe furor feudal y las masacres del fanatismo religioso, que no hizo otra cosa que desacreditar la fe y la bondad de la cristiandad ahogadas por los funestos tribunales de la Inquisición. La Iglesia Católica se colocó siempre al lado de los poderosos de la tierra sin importarle el sermón de la Montaña ni la parábola del elefante y el ojo de la aguja. Tal proceder profundizó aun más el abismo socavado entre la Iglesia, la llamada caridad cristiana y el pueblo que vegetaba a la sombra del hambre y de la esclavitud medieval, entre salmos, cirios, palas y azadones... Y para lograr la libertad que disfrutan las nuevas generaciones y el relativo bienestar de la sociedad actual, han sido sacrificadas con valentía y sin vanidad muchas vidas humanas, cuya memoria es desconsiderada por la mayoría de los que «responden a la encuesta dirigida»« por el autor de la «Nueva Raza».*

Vicente ARTES

**Tàcticas y principios**

## EL HOY DE NUESTRO AYER

«La libertad, Sancho, es uno de los más preciosos dones que a los hombres dieron los cielos; con ello no pueden igualarse los tesoros que encierra la tierra, ni el mar encubre; por la libertad, así como por la honra, se puede y se debe aventurar la vida; y por el contrario, el cautiverio es el mayor mal que puede venir a los hombres» .

CERVANTES

**Somos, por intuición congénita, contrarios a todo acto de violencia. Sin embargo, como quiera que en la vida humana, el proceder como hombres, puede y es apreciado de formas distintas, según la formación política y social de cada cual, no estará demás hacer resal ar hechos que, acaecidos en nuestros días, nos vienen a recordar nuestros principios inmutables y nuestras táctica que buenos frutos nos han dado, antaño como ogaño.**

**Contra las injusticias sociales y políticas de todos los tiempos, se ha alzado siempre la mano que marca el acto justiciero; la conciencia de cerebros bien formados y la energía de seres predispuestos a señalar, con su acción, las directrices de canalización hacia la libertad.**

**Siempre que en la conciencia proletaria se ha formado el juicio de una reivindicación moral o ma erial, las masas han actuado de conjunto, bien por la huelga o por la acción revolucionaria, bien entendido que, de por si, la huelga es ya un principio revolucionario. Igualmente, cuando los Poderes dictatoriales han extremado su acción nefasta, ha sido la mano voluntaria de un rebelde o la acción de un grupo determinado, la que ha puesto fin a la acción del tirano.**

**La historia social de nuestro siglo cuenta en su haber páginas brillantes de la acción individual o de masas.**

**Seria prolijo enumerar todas las acciones revolucionariamente individuales o colectivas que han aportado determinado bienestar al proletariado, en particluar, y a la sociedad, en general.**

**Citando a Cafiero, Angiolillo, Mateo Morral u otros, aportaríamos, con ello, la justificación de sus acciones en el pasado. Enumerar las grandes gestas populares desde la Revolución francesa a nuestros días nos serviría para justificar, hoy, las luchas de los pueblos por su libertad, ese «don que a los hombres dieron los cielos», según Cervantes.**

**Pero, en nuestros días, la lucha que mantienen los pueblos de Iberia, cimentada en torrentes de lágrimas y sangre, si bien puede parecer superior a nuestras fuerzas, no deja por ello de tener márgenes edificantes, como lo han demostrado ese puñado de jóvenes libertarios que, en Suiza y en Italia, han puesto en juego los principios anárquicos de la acción directa como protesta contra la tirania de Franco, unos, y por la liberación de la condena a muerte — en principio — de un compañero estudiante y libertario.**

**Es loable, siempre, la acción de protesta, cuando esta no se para, mientras, en los fines que justifican los medios.**

**La cabeza de Jorge Conill sigue enhiesta y varonil al ser hurtada, por la acción de sus compañeros italianos, al pelotón de ejecución. Es mucho, con ser poco. Pero, queda ahora ese largo cautiverio a que él queda condenado, como sus compañeros. Si bien el acto revolucionario, tuvo sus efectos, toda vez que la opinión mundial ejerció su influencia sobre la voluntad tiránica de un Eymar, queda por suprimir «el mayor mal que puede venir a los hombres, el cautiverio», según Cervantes y la conciencia anarquista.**

**Nos queda, pues, volver a nuestras tácticas y nuestros principios de acción directa, lema anárquico de siempre y puesto en práctica en todos los tiempos por mano individual o por acción colectiva. No se trata tan solo de Conill y sus compañeros de cautiverio. Vega Alvarez y un puñado de compañeros, que suman miles, se pudren en los presidios de España y Portugal. Hay que aprovechar las fisuras de los resquebrajados edificios de las dictaduras de Iberia para devolver la libertad a nuestros compañeros que, con frente levantada y númen altivo, confían en nuestra solidaridad y en nuestra acción. Los tiempos se nos van mostrando propicios y los momentos hay que saber aprovecharlos. Los que actualmente corren, nos son del todo favorables. No desperdiciemos la ocasión, que «obras son amores y no buenas razones.»**

Marruecos, enero de 1963.

**José DACK.**

## "TERRA LLIURE"

### Triunfa en Toulouse en su festival del dia 23 de diciembre

Múltiples eran los motivos que habían despertado espectación y curiosidad al anuncio de la apertura de la temporada teatral en Toulouse, por parte del grupo artístico «Terra Lliure»: Dos años consecutivos de inactividad artística en esta ciudad, por carecer de sala de espectáculos dónde exhibirse; estreno del escenario elaborado en su propio local; la curiosidad de ver actuar nuevas adquisiciones, y el gran interés que había en ver representar la zarzuela, «Los Granujas». Todo ello bastó para que el público se abocara en el local de «Terra Lliure ».

Por no recordar todos los nombres de los diferentes actuantes, no citaré a ninguno, limitàndome solamente a esbozar la actuación de cada uno de ellos en sus respectivos papeles.

Cañamón, en su papel de primer granuja, castizo y pícaro, ha actuado con acierto, dando a la obra cuánto valor tiene. Lleva el nombre de Cañamón, pero ¡rianse ustedes del pájaro qué se lo coma!

Aguelo. — Ese gato viejo cumplió su cometido como de él cabía esperar, tanto en la distribución de cargos de cada uno de los granujas, en pro del sustento, cuidado y educación del chiquillo, como en el reparto de «morrás», así como en su fugaz papel de Secretario de Cañamón.

Pirris. — Papel encarnado con soltura por su actora, lo mismo vendiendo cacahuetes en un establecimiento al aire libre, que cuidando del recién nacido y lavándolo cuando éste ha hecho la digestón.

Carmen. — Joven soltera y madre, fruto de sus amores con Marcelino, a quién éste abandonó y salió de naja; pero que, apesar de ello, de la miseria en qué vive, y de la despiadada crítica de qué es objeto por parte de las vecinas, no se amilana, decidida a afrontar la situación. Lo hace la intérprete, con coraje y desenvoltura.

Marcelino. — Individuo que, como muchos, ignora las más elementales reglas de civismo, ha cometido una «granujáa», y aunque tarde en reconocerlo, repara al final su falta, gracias a los sabios razonamientos de un granuja y a los consejos de un viejo compañero de trabajo. Papel interpretado con fidelidad.

Sr. Damian. — ¿Qué diremos de este sastre tan refunfuñon?... Desde luego, tiene muy mal genio, pero no es tan malo como quiere parecerlo. En su carácter no existe el témino medio: tan pronto es trilita, como se transforma en manso corderito... Trata al pobre Cañamón con arrogancia y desprecio, mientras que, en un abrir y cerrar de ojos, todo su ímpetu se transforma en sentimiento, al reconocer que con su actitud, no sólo perjudica gravemente la industria nacional de la arena, sino que priva además de ganarse un pedazo de pan a un pobre granuja. Nervioso por el incidente y diligente como el sólo, no se ha dado cuenta que ha cosido una manga en un chaleco. Papel el del Sr. Daian, que su actor ha representado con carácter y maestría tal cual manda el autor.

Seña Concha. — La actora ha desempeñado su cometido con la naturalidad de una madre desesperada, poniendo alma y sentimiento.

Sr. Cosme. — Otro gato viejo en que de nada nos ha sorprendido su excelente interpretación de hombre de juicio. Su actuación ha sido tan corta como buena.

Manolo. — Este efímero, pero ingrato papel, lo ha encarnado su actor con soltura y en su verdadero carácter.

Los demás granujas, en sus respectivos papeles de «El Soca», «El Quitolis», «El Calaguas», «El Lunares» y «El Canas», cumplieron todos su cometido sin desmerecer del conjunto.

Las «vecinas», apesar de ser chismosas y rabaleras, no desmerecieron tampoco, siendo fieles en la interpretación cantada.

Y en cuánto al conjunto coral, a una sola voz, ha dado plena satisfacción.

En fin; Una zarzuela esa de «Los Granujas», que el conjunto de «Terra Lliure» ha representado con maestría, gracias, tal vez, a que los principales intérpretes son gente ducha en el arte; y además, los papeles que podríamos llamar secundarios, fueron estudiados a conciencia por sus representantes respectivos.

Como fin de especáculo se nos ofreció un escogido programa de variedades, destacándose:

El tenor Puig, quién después de una prolongada ausencia de tres años en la escena, nos demostró que sus cualidades siguen intactas, interpretando a maravilla, algunos aires de zarzuela.

Lolita Martin, que nos cantó parte de su largo repertorio de canciones andaluzas, con soltura, gracia y melodía que le son propias.

Aida Vallejo, soprano que nos interpretó felizmente algunos aires de ópera. Después del tiempo que no habíamos oído a esta joven, hemos de confesar con satisfacción, que apreciamos en ella un marcado progreso.

Guy Escobar, deleitó al auditorio con su programa de «chansons modernes», con buena voz y bien interpretadas, aunque con cierta emotividad, por la presencia en la sala de algunos de sus más próximos familiares.

Marie-Rose Salas, quién nos sorprendió agradablemente con sus canciones modernas, de estilo muy propio, en el que esperamos seguirá afianzándose.

La jovencita Aurora Fernandez, se lució, interprentado el «Ballet de Faust», lo que hizo con gracia y salero.

Y por fin, el grupo de «Ballets», con sus danzas típicas regionales, cerrando el espectáculo con la Jota Aragonesa, fielmente interpretada, valiéndole una ovación general.

Tina Prat presentó el espectáculo con su natural donaire; presentándose una vez a ella misma para interpretar, junto con Puig, «El dúo de Luisa Fernanda», lo que hicieron a maravilla, y que el público apreció con estruendosa ovación.

Cabe señalar además la excelente labor de la pianista. Profesora Ramis, del apuntador, traspunte y decorador.

La coqueta sala se mostró insuficiente para acoger los numerosos espectadores que acudieron de los que, una buena parte, siguieron de pié hasta el final del espectáculo, tanto era el interés con que siguieron el desarrollo del mismo. No escatimando los aplausos en los diferentes pasajes de la obra y en cada uno de los números de variedades.

Esta primera representación de la temporada en este nuevo escenario fué un éxito completo, tanto por la calidad del festival, como por el numeroso público que asistió al mismo.

Para terminar, vaya nuestra enhorabuena a la Dirección de «Terra Lliure», por el gran esfuerzo que representa la transformación de su local, y muy particularmente, la creación del escenario, cuyo mérito es indiscutible, por los reducidos medios con qué ha tenido que llevarse acabo, contrastando con la perfección con qué ha sido montado.

**CHARLES.**

# Activités de nos camarades Espagnols

**Fieles a nuestro sentimiento solidario hacia todos los explotados, así como hacia todos nuestros compañeros de ideología, abrimos estas páginas a aquellos que de ello tienen mayor necesidad en este momento: nuestros camaradas españoles, refugiados en Francia, privados de todo medio de expresión.**

**He aquí por qué «ESPOIR» acogerá a todos los españoles que se dirijan a nosotros para exponer sus problemas, pedir nuestra ayuda y, si es necesario, nuestro consejo, enviándonos sus cómunicados o sus artículos en su lengua materna, ya que no conocen otra.**

## COMMUNIQUES

**17º UNION REGIONALE UNION LOCALE DE LYON**

**Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, nº 60, LYON (5e).**

### FEDERACION LOCAL DE DIJON

Se convoca a los compañeros, a la Asamblea que tendra lugar el domingo día 13 de enero a las 9 de la mañana, en el Cafe de la Comedie, place du Théâtre. Por los asuntos a tratar se requiere la presencia de todos los compañeros.

### F. L. DE ORLEANS

Se convoca a todos los afiliados a una asamblea general que tendrá lugar el domingo 13 de enero a las nueve y media de la mañana, en la sala de la rue de Pensées.

Ante un orden del día de interés, se ruega a todos los compañeros hagan por asistir.

### FEDERACION L. DE TOURS

Esta F. L. convoca a todos sus afiliados a la asamblea que ce'ebrará el día 13 de enero, a las nueve y media de la mañana, en en lugar de costumbre. Esperando que así lo haréis os saluda por la Federación local,

**El Secretario.**

### FEDERACION L. DE BURDEOS

La Federación Local de Burdeos convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que se celebrará el domingo, 27 del corriente, a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue Lalande.

No dudamos la presencia y puntualidad de todos los compañeros por tratarse de un orden del día importante.

### FEDERACION L. DE LIMOGES

Asamblea el día 13 de enero, en el nuevo local de F.-O., 59, rue Montmailler, a las nueve de la mañana.

### F. LOCAL DE MARSELLA

La Federación Local invita a todos sus militantes a asistir a la asamblea general que tendrá lugar el próximo domingo, día 13 de enero, a las 9 y media de la mañana,en nuestro domicilio social.

Como siempre y por el importante orden del día a tratar en la misma se recaba la máxima y puntual asistencia.

### PARADEROS

Un hijo de Félix Carrasco, natural de Tomelloso (Ciudad Real), desea ponerse en relación para asuntos de familia con Merino, el que hizo la guerra junto con su padre. El interesado o el que sepa sus señas, que lo comunique a esta dirección: Pedro Carrasco,. Hotel de la Couronne, 15, rue Fbg dé Nimes, Montpellier (Hérault).

**¿Sabes, compañero, que las comodidades de que disfrutas hoy se las debes al sacrificio de aquellos militantes y simpatizantes de ayer que supieron, con su energía varonil, desafiar y arrancar a la burguesía y el Estado todo ese bien que hoy hace tu bienestar?**

**Esos militantes de ayer son hoy nuestros ancianos, que merecerían otra suerte por su sacrificio, penas sufridas y años vividos, duros años de exilio para ellos. La sociedad no les concede para vivir ni siquiera lo que tú gastas en tabaco. No seas ingrato con ellos; contribuye por lo menos mensualmente al acto solidario al que tu comodidad les da derecho.**

### C.N.T. - F.I.J.L.

### JORNADAS DE ESTUDIO DE PERPIGNAN

El día 13 de enero de 1963, en la sala del café de la Poste de Perpignan, se desarrollará la Primera Jornada de Estudios de Perpignan. El horario de las sesiones es el siguiente: Primera sesión, de las 9 a las doce de la mañana, exposición de opiniones. Segunda sesión, de las 2 y media a las 6 y media de la tarde, discusión y síntesis.

El tema debatido es el siguiente :

### CHARLA EN ROANNE

De acuerdo con el ciclo de charlas y conferencias organizado por la F. L. de Roanne, el día 13 de enero, a las 4 de la tarde, en nuestro centro social, el compañero A. Lozano dará una charla comentada con el tema: **«Tres generaciones de españoles y el problema español».**

### LA FIESTA DEL NIÑO EN ALBI

Como los años anteriores, esta sección de «Amigos de S.I.A.», junto con S.D.E., organizan para el domingo 20 de enero, a las dos y media de la tarde, en la Sala del Patronato Laico, la tan Popular **Fiesta del Niño** y en la cual habrá un programa de cine, reparto de juguetes y una merienda para todos los pequeños presentes y como final de fiesta, con la colaboración de pequeños y grandes, se recitarán poesías y habrá cante, baile y música.

Se invita a todos los adherentes y simpatizantes a esta popular fiesta en la que tanta alegría sienten los pequeños y tanto gozan los familiares ante la fraternización familiar que ella inspira.

## Suscripción pro-España oprimida

| | Anc. Fr. |
|---|---|
| **Comisiones de Relaciones:** | |
| C. de R. de Provenza .. | 13 845 |
| » del Yonne.. .. | 15 000 |
| » del Hérault, Gard et Lozère | 8 650 |
| » de Dijon-Nevers | 10 640 |
| » del Tarn .. .. | 23 000 |
| » de Zona Norte | 54 455 |
| » del Tarn .. .. | 28 000 |
| » del Hérault, Gard et Lozère | 36 490 |
| » de Provenza .. | 32 090 |
| » de Panamá .. | 9 408 |
| » de Panamá .. | 17 532 |
| » de Normndie .. | 24 825 |
| » del Rhone-Loire | 38 850 |
| TOTAL.. .. .. | 312 785 |
| **Federaciones Locales y donativos** | |
| F.L. de La Rosa (B.-du-Rhone) .. .. .. .. | 7 000 |
| F. L. de Avignon .. .. | 14 000 |
| Un grupo de compañeros de Tres (Jira Psa.) .. | 2 500 |
| F. L. de St-Pons .. .. .. | 750 |
| F. L. de la Grand-Combe | 20 350 |
| F. L. de Dijon (Jornada 1 de mayo).. .. .. .. | 2 000 |
| F. L. de Paris (cotizaciones y donativos) .. .. | 243 220 |
| F. L. de Nancy.. .. .. | 17 000 |
| F. L. de Combe-la-Ville | 3 500 |
| Manuel Godina, Perpignan | 800 |
| F.L. de Paris (huelguist.) | 1 000 |
| Valls, de Perpignan .. .. | 1 000 |
| F. L. de Valence.. .. .. | 22 000 |
| F. L. de Rive de Gier .. | 12 000 |
| F. L. de Rive de Gier .. | 4 000 |
| Un grupo de compañeros de la F. L. de Carcassonne .. .. .. .. .. | 8 700 |
| F. L. de Orléans .. .. | 9 500 |
| F. L. de Marignane .. .. | 3 300 |
| F. L. Marsella (afiliados) | 2 700 |
| F. L. de Mont de Marsan | 5 000 |
| F.L. Eyrignes (B.-du-R.) | 16 000 |
| F.L. de Clermont-Ferrand (Cotización especial).. | 4 860 |
| F. L. de Mont-de-Marsan | 8 000 |
| Ripoll, mediante C. N. de S. I. A. .. .. .. .. .. | 1 500 |
| F .L .de Strasbourg .. | 50 160 |
| F. L. de Périgueux : Quiñonero, 1.000; Uno más, 400; Sierra, 500; Rotllant, 1.000; Romanos, 500; Casado, 500; Olival 1.000; Alcalá 1.000; Zarande, 500; Portes, Tomás, 100; I. Castro, 1.000. Total .. .. .. | 8 000 |
| Ferrán, de Burdeos .. .. | 500 |
| F. L. de Evreux .. .. .. | 7 840 |
| Ortells Pedro, Landeram (Finistere) .. .. .. .. | 2 000 |
| C. Rodriguez, Ormesson (S.-et-O.) .. .. .. .. | 960 |
| Un grupo de compañeros de Vichy .. .. .. .. | 2 500 |
| F. L. de Argenteuil .. .. | 6 000 |
| F. L. de St-Astier .. .. | 2 000 |
| F. L. de Bagnères-de-Bigorre .. .. .. .. .. | 8 875 |
| Saúl Cordero, Buenos Aires .. .. .. .. .. | 2 975 |
| Salvador Mas, Balm (Charente) .. .. .. .. .. | 220 |
| F. L. Clermont-Ferrand | 15 000 |
| Juan Bernal, Evreux (p. Miian) .. .. .. .. .. | 1 500 |
| Buera, Trebons (Milan y pro-España) .. .. .. | 2 000 |
| Brugarolas, Auterive (P. (Miian) .. .. .. .. .. | 500 |
| F. L. de Burdeos : Iguacel, 100; Gil, 500; Saboya, 1.000; Sedo. 1.000; Ferreres, 500; García Enrique, 1.000; Gil, 1.065. Total.. .. | 5 165 |
| Rivera, de Castelsarrasin | 1 000 |
| F. L. de Grenoble : mes de septiembre. Lafragueta, 500; Machadoi, 1.000; X, 500; Muzas . 500; Mes de octubre : Morchón, 2.000; Sasal, 1.000; Morchón, 1.000; Muzas, 1.000; Lafragueta, 1.000 (pro Milán); Sosol, 1.000 ; Morchón, 1.000; Muzas, 1.000; Muzas Lucía, 500. Total .. .. .. | 13 000 |
| F. L. de Montpellier (pro Milán) .. .. .. .. .. | 12 000 |
| F. L. de Le Havre: L. Rodríguez, 3.000; Marcos, 1.550; Vidailer, 5.500. Total .. .. .. | 10 000 |
| Elías Conejos, de Nantes | 2 500 |
| F. L. de Seysses .. .. | 3 000 |
| Rég. Euzkadi Norte en Exilio: López, 10.000; Valencia, 500; Espaleta, 2.000; Gervás 5.000 Arie, 12.125; Pérez J., 3.000; Lucio, 30.000; Rebole, 2.000. Total | 64 625 |
| C.L.E. de Méjico .. .. | 384 877 |
| TOTAL .. .. | 1 018 277 |

**RESUMEN**

| | |
|---|---|
| Comisiones de Relaciones | 312 785 |
| FF. LL. y donativos | 1 018 277 |
| TOTAL recaudado en el mes de noviembre .. | 1 331 062 |
| TOTAL recaudado hasta el mes de noviembre de 1962 .. .. .. .. .. | 5 970 569 |

## FESTIVAL ARTISTICO en Grenoble

El día 9 de diciembre tuvo lugar en Grenoble un super-gala folklórico, organizado por la Sección Local de S.I.A., a cargo del ya famoso grupo «Aires de España», de Grenoble.

El grupo «Aires de España» está constituido por un conjunto de valor, del que destacan, como estrellas de primera magnitud, la virtuosa jovencita «Niña de la Carolina» en canciones flamencas y populares, y el veterano y maestro en estas lides J. Rios, con sus canciones mexicanas y bastantes otras cosas que lleva escondidas bajo el sombrero de anchas alas con el que cubre su cabeza.

El festival del día 9 de diciembre fué ocasión para que «Aires de España» añadiera a su activo un triunfo artístico más, a los muchos que ya lleva cosechados.

El numeroso público que llenaba la sala fué deleitado con poesías a cargo de Agustina Pons. Con algunos números cómicos a cargo de M. Moro, J. Pascual, J. Pons y E. Pons. No es gracia lo que falta a estos cómicos, pero una mejor selección de los numeros a representar la pondría más de relieve.

Los números de baile fueron excelentemente interpretados por un conjunto de muchachos y muchachas que forman un estupendo ramillete, tanto por su soltura y su arte, como por su gracia y frescura juvenil. Intervinieron en ese conjunto M. Diaz, P. Botaya, E. Baranda, J. Alcaide, H. Hernandez, B. Ramirez, G. Garrido, A. Blasco, A. Perez y M. Espinosa. Felicitaciones a todos ellos.

El cante, a cargo de J. Rios, de quien ya hemos hablado, R. José, R. Riaz, A. Pons, Tomas el Madrileño y «La Niña de la Carolina», que tiene cualidades excepcionales y un porvenir por delante que le auguramos lleno de éxitos, estuvo bien, sin más, aparte las dos estrellas ya mencionadas.

El conjunto musical a punto, aunque en algún caso se notará falta de entendimiento.

No faltaron los expontáneos y entre ellos cabe destacar a un joven francés y a Julian Alcaraz. Este último cantó dos canciones con potente voz y mejor estilo.

El espectáculo, en su conjunto, resultó bueno, aunque un poco largo y un tanto cargado de bombo en las presentaciones.

Felicitaciones a todos pero... hay que perseverar en vista de superar las lugunas que señalamos.

**ESPECTADOR**

## NECROLOGICAS

### JOSE RAMOS LASA

El sábado, día 10 de noviembre, tuvo lugar el entierro del compañero José Ramos Lasa, más conocido por «El Málaga», víctima de un accidente de automóvil, cuando regresaba a pie de su trabajo, en Is-sur-Tille (Cote d'Or), donde residía, pero afiliado a la F. L. de Dijon.

A los 57 años, este compañero, natural de Archidona, provincia de Málaga, deja un gran vacío en esta Federación Local.

Dotado de buen humor y buen carácter, sencillo, este compañero, que había actuado desde muy joven en la Organización, participando en la guerra civil y los campos de concentración en Francia en 1939, era el prototipo de la inmensa legión de compañeros callados, abnegados y anónimos, que siempre han hecho la fuerza, la base de la Confederación Nacional del Trabajo española, pues apesar de tener la desgracia de nunca haber asistido a la escuela, era intuitivo, como la mayoría de los españoles y nunca dejó de cumplir con sus deberes morales y materiales con la C.N.T. que él tanto amaba.

Su entierro fué una sentida manifestación de duelo, pues en más de la representación española, numerosos compañeros de la F. L. de Dijon y una delegación de la U.G. T., el público francés fué muy numeroso y en su féretro hubo un ramo de flores de la F. L. de Dijon y otro de la empresa donde trabajaba.

Como tantos compañeros andaluces, el compañero José Ramos nunca desesperó de las esperanzas y realidades que encarna nuestra querida C.N.T., garantía del porvenir de España.

Compañero Ramos: los compañeros de la F .L. de Dijon que te hemos conocido, no olvidaremos tu presencia y tu recuerdo.

### ALFONSO SANCHEZ MIRAS

A principios del mes de diciembre ha fallecido el compañero Alfonso Sánchez Miras, natural de Aguilas (Murcia), en Franchaux (Cote d'Or), afiliado a la F. L. de Dijon, víctima de tres operaciones y largas enfermedades.

A la edad de 63 años, nos deja este compañero, que tanto en España como en el exilio fué un constante afiliado de la C.N.T., a la cual siempre sirvió con modestia y sencillez.

Un compañero más que no verá la libertad en España, como tantos miles, y por ello damos nuestro sentido pésame a su hermano, afiliado a esta F. L.

**F. L. de Dijon**

## - SERVICE DE LIBRAIRIE -

**Tenemos en venta los sigiuentes libros:**

«LA DEMAGOGIA DE LOS HECHOS», de Ignacio Fernández de Castro. Ediciones «Ruedo Ibérico». Precio 9,00 Fr. Se trata de un pequeño volumen apretado de cifras, estadísticas y datos preciosos, que son cifra y prueba de la situación del campo español. «España es su campo — puede leerse en este libro—. Y sólo aceptando esta realidad y partiendo de ella es posible entender y arreglar a España. Y el campo de España — su pobreza, la enorme carga humana que soporta y que le aplasta, su escasa mecanización, su distribución absurda — es una buenísima razón para que seamos revolucionarios y estemos dispuestos a no cejar hasta que su estructura sea eficiente y razonable, aunque sea a costa del malhumor, y de los intereses, de quienes quieren mantener el actual sistema arcaico porque les favorece y les permite mantener su situación de privile-

«PIERRE KROPOTKINE, LE PRINCE ANARCHISTE», de G. Wodkock. Precio: 5,00 Fr. (en francés).

« Le livre que MM. Woodkock et Avakoumovitch ont consacré au prince Pierre Kropopkine n'est pas sulement la biographie d'un personnage très intéressant et très sympathique, mais aussi et surtout l'histoire plus ou moins ignorée jusqu'ici du mouvement anarchiste en Europe et de l'influence qu'il a eue, directement ou indirectement, sur les événements politiques de 1860 à 1920.

On sait aujourd'hui — on le saura mieux encore après avoir lu l'étude si sérieuse et si complète de MM. Woodkock et Avakoumovitch — que ce prince anarchiste était surtout un très brave homme et un grand homme, théoricien génial et esprit éminemment droit et au cœur bienveillant. »

**Pedidos a J. Borrás,. 4, rue de Belfort, Toulouse (H.-G.).**

**Giros: M. Celma, 4, rue de Belfort. Toulouse (H.-G.). C.C.P. 952-38 Toulouse.**

# ESPOIR AIT CNT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.


## Cinéma

# "FLAMMES DANS LA RUE"

*IL est des moments où l'on se rend soudainement compte combien notre époque est dominée par des slogans et des mots dont la significations se perd. Le mensonge et la vantardise semblent constituer la base des rapports humains. On s'y est résigné, et les choses suivent leur cours, s'acheminant vers des solutions obtenues sous la pression des extrémistes de gauche ou de droite. Les expressions de la saine raison sont ststématiquement couvertes par les huées et les acclamations et l'individu est englouti dans la masse. La mesure et la compréhension semblent des conceptions surannées. Telle est du moins la situation à l'extérieur, dans la rue, en public. Une fois à l'intérieur, et confronté avec lui-même l'homme recouvre une personnalité et il se met à réfléchir*

*Il n'est pas possible, dès lors, de ranger les problèmes en noir et blanc, ou selon l'Est et l'Ouest: tout devient tellement plus nuancé et plus subtil! Et l'on arrive souvent à cette constation étonnante que ce qu'on a rejeté à la rue, doit être admis dans le milieu familial, ou inversement.*

*C'est à cette constatation qu'en arrive également Jacko Palmer et il en éprouve une telle surprise qu'il en a bras et jambes brisés. Comment en serait autrement, lui qui a l'habitude du milieu syndical et qui vit dans la terminologie qui lui est propre ; lui qui pense toujours pour ou contre quelque chose, qui a rarement affaire à un cas limité. Il s'est toujours bien trouvé, il a su éveiller la confiance dans son entourage docile, et il n'a pas compris combien, il a toujours vécu en marge des faits, et son moi a peu pris part à toutes sortes de conflits. Il ne s'en rend compte qu'après être intervenu dans une assemblée en faveur de la promotion d'un certain Gomez, homme de couleur, il a fait de cette réunion une manifestation enthousiaste contre toute velléité de discrimination et, une fois de plus, il a réussi brillamment son coup. Mais voilà qu'en rentrant chez lui, il apprend que sa fille veut épouser un Noir. Et du coup, mis personnellement en cause, il s'aperçoit que, lui aussi, a des préjugés contre l'autre race ; tous ses beaux slogans sur l'amour du prochain et la compréhension réciproque s'évanouissent.*

*A partir de ce môment, le film de Roy Baker «Flammes dans la rue» évolue du conflit social vers le drame familial. A cause de ces antagonismes, Jacko Palmer apprend à se connaître et il se fait, finalement une conception de la famille et du mariage dont il ne s'est jamais soucié. Son souci de la famille prend subitement le pas sur l'action syndicale et politique, car il se voit obligé de tempérer les violentes réactions de sa femme et d'autre part, de prévenir sa fille contre les désillusions. Car, bien que l'amour soit puissant, Kathe va au devant d'un bonheur précaire à cause de la différence totale du mode de vie du Blanc et du Noir, à cause des préjugés et de la méfiance qui règnent entre les deux races, en dépit de la décolonisation et de l'émancipation légale des gens de couleur. Et Palmer veut sauver sa fille de ce pénible nomansland où elle aboutira inévitablement. Il échoue et est contraint à un compromis dans le quel il entrainera finalement sa femme. Le Noir sera admis au sein de la famille. Et le metteur en scène ne nous présente pas ce fait sur un ton d'allégresse mais bien comme un problème que les principaux personnages n'arriveront pas à résoudre. Quand au spectateur : là réside la grande signification du film de Roy Baker, il est obligé de réfléchir à ce problème qui nous intéresse tous et auquel nous ne pensons généralement que d'une façon superficielle.*

*Inutile de dire qu'un tel problème doit être posé dans une forme sobre. Le film prend position contre la brutalité et le séparatisme, mais en ce qui concerne les rapports humains, individuels, entre les races, il n'impose aucun jugement, mais il plaide seulement en faveur de la saine raison comme ligne de conduite. Et c'est là une chose assez rare sur l'écran où l'on agite ordinairement, avec tant de légèreté, les passions exacerbées.*

*«Flammes dans la rue» est un modèle de sobriété et de simplicité, un film auquel n'a pas seulement contribue la facture typique du documentaire anglais, mais aussi le jeu bien compris, particulièrement de Brenda, de Banzie et John Mills, dans les rôles de la mère et du père Palmer.*

*Nul doute que cet ouvrage plaira tout spécialement à ceux qui ne sont pas bourrés de slogans et de devises creuses et qui ne désirent pas mordicus cloisonner la personalité humaine. Quel que soit le but élevé que représente ce cloisonnement.* *Frits DANCKAERT*

# Appel de S.I.A. du Canada

**Malades, infirmes, S. I. A. vous soignera, vous rééduquera.**

**Sans ressources, S. I. A. vous épaulera.**

**Etrangers, S. I. A. luttera pour vos droits.**

**Victimes de la répression fasciste, S. I. A. vous fera retrouver vos biens.**

**Aux enfants orphelins, S. I. A. leur retrouvera un foyer.**

**Aux familles des disparus, S. I. A. les réconfortera et les aidera.**

**Et quel que soit votre parti, quelle que soit votre nationalité.**

**ANTIFASCISTES**

**La S. I. A. vous promet de lutter pour la liberté contre TOUS LES OPPRESSEURS.**

**Pour tous renseignements, secours, adhésions, s'adresser à chaque Section locale ou au Comité National de S. I. A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (Hte-Gne), France, ou par l'entremise de Francisco Rebordosa, 10535, rue Saint-Denis, 3, Montréal, 12, Qué. Canada.**

**Pour secourir nos frères dans le malheur, il nous faut :**

**De l'ARGENT, des VIVRES, des VETEMENTS, du LINGE.**


Journal imprimé sur les presses de la SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION (Coopérative Ouvrière de Production)
*Ateliers :* 61, rue des Amidonniers
Téléphone : 22-89-73
TOULOUSE

**Directeur-Gérant : A. TURMO**


# A MÉDITER

Ohé! les travailleurs, ceux qui font partie de la classe prolétarienne (basse classe, selon certaines gens qui se prétendent distinguées) et qui, automatiquement, sont compris parmi les victimes de la société. Les vérités, divulguées par la presse, sur les différences de votre situation, comparativement à celles de ceux qui se prétendent vos maîtres et leurs alliés, vous inciteront-elles à désirer une transformation du fonctionnement de la société, tout en contribuant à la réalisation de cette transformation?

Ces vérités nous sont données ces jours-ci par les serviteurs des maitres de l'heure en utilisant la revue « Statistiques et Etudes financières », à l'occasion des déclarations des revenus des contribuables. Toutes les contributions sont au bénéfice de l'organisation la plus parasitaire qu'il soit : l'Etat, selon les libertaires. Ainsi donc, il est bon de disséquer une telle documentation qui nous montre l'étendue excessive de l'injustice sociale.

Avant d'aller plus loin, je tiens à préciser que la documentation qui va suivre concerne la France, pays où il est considéré que le standard de vie n'est pas des plus mauvais.

Les citations qui suivent sont prises, textuellement, dans la revue précitée, ce qui fait que l'auteur de ces lignes ne peut être responsable si des erreurs s'y trouvent glissées; en plus, toutes les sommes sont indiquées en nouveaux francs, ceux qui trouveront plus commode de calculer en anciens francs n'ont qu'à ajouter deux zéros à la fin des numéros.

D'abord, commençons par la catégorie des économiquement très forts, en admettant que leurs déclarations reflètent la vérité. Le nombre des « gros clients » du fisc a augmenté, lui, de près de 50 p. 100. Il passe de 719 contribuables en 1959 (43.300 NF de revenus par mois en moyenne) à 1.014 en 1960 (43.600 NF par mois en moyenne). Ce qui signifie que le nombre de ces parasites a presque doublé.

Pour la catégorie des économiquement forts, en ce qui concerne les gros revenus, on remarque que la progression du nombre des contribuables est de 6 p. 100 dans la tranche de revenus 5.300-8.300 NF par mois; de 37 p. 100 dans la tranche 12.500-18.300 NF; de 34 p. 100 dans la tranche 18.300-25.000 NF.

Pour la catégorie des économiquement moyens, le nombre de « contribuables moyens » (tranche de 800 à 5.300 NF) reste stable.

Pour la catégorie de ceux qui ont un revenu à peine suffisant pour le nécessaire et ceux qui ont à peine un peu plus que le nécessaire, on relève que le nombre des contribuables a augmenté de 20 p. 100 dans la tranche de revenus 200-310 NF par mois; 11 p. 100 dans la tranche 310-540 NF par mois. La progression tombe à 8 p. 100 pour la tranche 540-800 NF.

En dernier lieu vient la catégorie des économiquement vraiment faibles, vu que leurs allocations d'aide sociale, plutôt ridicules, s'échelonnent de 100 a, difficilement, 200 NF par mois Cela étant l'Etat, peut-être à son grand regret, ne peut les imposer directement, ce qui ne veut pas dire qu'ils ne le soient pas différemment, nous le relaterons par la suite.

En ce qui concerne les agriculteurs, il y a aussi une classification à faire : des gros exploitants avec un nombre de salariés, des moyens et des petits paysans.

Selon les statistiques, le montant des bénéfices agricoles a progressé, en un an, de plus de la moitié (52,5 p 100); ces redressements ont augmenté de 30 p. 100 le nombre des paysans imposés. En deux ans, le nombre des agriculteurs soumis à l'impôt sur le revenu a ainsi presque triplé (258.000 au lieu de 99.000) et le montant de leurs revenus imposables plus que triplé.

Ne peut-on voir dans ces quelques lignes qui précèdent une contribution à la cherté de la vie, tout au moins dans l'augmentation des prix des denrées alimentaires; d'autres causes jouent, certainement, aussi.

Pour compléter cette citation, il est bon de relever que les revenus fonciers ont augmenté de 33 p. 100 en un an et presque doublé en deux ans. Quant aux revenus des valeurs mobilières, leur montant total a progressé de 32,7 p. 100 en un an, ce qui porte leur hausse à 43 p. 100 en deux ans. Malgré cela, le nombre des bénéficiaires de revenus mobiliers a moins augmenté : 18,1 p. 100 en 1960 et 27 p. 100 en 1959 et 1960.

Pour terminer cette citation, il faut constater que les salariés et pensionnés soumis à l'impôt sur le revenu (donc se plaçant au-dessus de la catégoriquement faibles) ont vu leur nombre augmenter dans une proportion beaucoup moins forte en 160 : 8 p. 100 en nombre (4.453.000 contribuables contre 4.090.000 l'année précédente) et 14,2 p. 100 en montant global des revenus.

Que tous ces chiffres cités soient fastidieux, il se peut, mais l'utilité de leur connaissance ne fait aucun doute. Aussi il est bon de constater, dans cette classification, que les travailleurs vraiment utiles pour les productions multiples utilisées par les usagers ne sont pas parmi les grands bénéficiaires dans la répartition des ressources, au contraire. Je me permets de présenter quelques courts exemples pour le démontrer :

Est-ce que le balayeur de la voirie et celui des ateliers ne sont pas plus utiles, pour la société, dans leurs emplois, avec des salaires on ne peut plus bas, que le monsieur qui fait fonction (en admettant que cela soit une fonction) de Président de la République?

Est-ce que le simple cantonnier, ainsi que tous les constructeurs effectifs de routes, ponts, etc..., ne sont pas plus utiles, pour la société, que le ministre des ponts et chaussées?

Est-ce que le simple instituteur apprenant aux gosses le b. a.-ba et le 1+1 = 2, ne travaille pas plus utilement que le ministre de l'instruction publique, à laquelle, très souvent, ce dernier ne comprend rien?

Est-ce que le simple facteur distribuant le courrier n'est pas plus utile que le ministre des P. et C. ?

De même pour le lampiste et l'homme d'équipe comparés au ministre des travaux publics?

Et donc, le forgeron du soc de charrue et le semeur de blé, ne sont-ils pas plus utiles pour la vie que le ministre de la guerre qui organise la mort? etc...

De ces quelques exemples, il nous reste à constater que les traitements et salaires des travailleurs utiles sont des plus minimes comparativement aux émoluements perçus par ceux qui remplissent des fonctions, plutôt, inutiles et même nuisibles.

J'ai relaté, bien plus haut, que les économiquement faibles n'étaient pas imposés directement, mais comme ils sont des consommateurs, ils crachent, tout de même, au bassinet comme tous les autres consommateurs et tenant compte du peu de produits qu'ils peuvent utiliser, vu leurs minimes ressources, leur proportion d'impôts indirects est bien plus grande. Dernièrement, j'ai pris connaissance, lors de la discution entre législateurs, sur le budget que les impôts indirects entraient dans la proportion de soixante-dix pour cent pour les recettes totales du budget. Après cela tirons l'échelle...

Je ne puis terminer ces brefs commentaires sans donner une dernière nouvelle diffusée dans la presse.

Un législateur, qui doit se prétendre bien intentionné, M. M. Schumann, a déposé un projet de loi pour que l'âge de la retraite de la Sécurité sociale soit abaissé à 60 ans et cela en faveur du manœuvre léger qui certainement fait un travail un peu plus pénible que celui du législateur et dont les émoluements sont, sans aucun doute, bien moindres que ceux du député.

Dans sa bonne intention, il veut que pour les femmes l'âge de la retraite soit 55 ans, ainsi que ce soit le même âge pour les assurés ayant exercé une activité particulièrement pénible.

Comme la retraite doit etre accompagnée d'une pension, il estime que cette dernière doit être au moins égale à quarante pour cent du salaire annuel de base.

Ainsi donc, un travailleur qui jusqu'à l'âge de la retraite perçoit un salaire de 500 francs par mois, avec lequel il ne peut s'offrir qu'un peu plus que le nécessaire, dès qu'il est à la retraite, sa pension étant à quarante pour cent de son salaire, se monte à 200 fr., somme avec laquelle il ne peut subvenir à ses besoins nécessaires qui ne doivent guère être différents de ceux pendant le temps qu'il travaillait. Alors!...

Est-ce qu'un législateur trouverait suffisante, pour lui, une telle pension?

Est-ce que tout ce qui précède peut contribuer à faire réfléchir?

C'est ce qu'il serait désirable, afin que les victimes, prenant connaissance de leurs conditions de vie, agissent en conséquence et se méfient non seulement des justifications de ceux qui profitent de l'état social actuel, mais aussi d'une certaine catégorie de gens qui se prétendant révolutionnaires (?) prônent la hiérarchie pour la classe ouvrière.

Cela étant, il reste à établir une nouvelle organisation sociale où, avec la liberté, l'égalité économique étant instituée, ne pourra que satisfaire la généralité des humains.

**Edouard BRUNET.**

## A GRENOBLE

# Meeting de solidarité avec le peuple espagnol

A la Bourse du Travail de Grenoble a eu lieu, Dimanche matin, 9 décembre, un meeting de solidarité avec le peuple Espagnol. Il était organisé par le groupe Anarchiste-Communiste Spartacus, avec l'appui effectif de l'Union Départementale Force Ouvrière et le soutient plus ou moins nuancé de la Libre Pensée, du P.S.U. et de la F.E.N.

Devant quelques deux cents personnes environ, parmi lesquelles on comptait des camarades venus de l'extérieur (Genève, Annemasse...), René KERAVIS ouvrit les débats et présenta les orateurs. Il expliqua la raison de ce Meeting et revendiqua, au nom de tous les Anarchistes, les actions directes qui ont été menés à la suite des récents évènements d'Espagne.

Il laissa la parole à Roland BRETON, qui entreprit de situer ce pays dans l'Europe d'aujourd'hui et de demain. Après avoir rappelé l'immense apport culture' et moral que nous lui devons, il retraça à grands traits l'œuvre exemplaire de Francisco FERRER.

Joachim SALAMERO exposa ensuite d'une facon claire et précise la situation actuelle de l'Espagne. Il dévoila les agissements douteux de l'Eglise Catholique, du Parti Communiste et, à l'appui d'arguments irréfutables, démontra les liens de fait qui existent entre les fascismes de droite et de gauche.

Henri KLEBER se fit le porte-parole du combat révolutionnaire. Son style direct a la force d'un coup de poing bien ajusté. Il parla de ce « demi-siècle de luttes, d'espoirs, mais aussi de défaites et de déceptions ». Exprimant, sans mâcher ses mots, son mépris pour tous ceux, des deux bords, qui ont brisé l'élan du 19 Juillet 1936, il proclama sa foi en une Espagne libre et en la réalisation de l'idéal anarchiste.

Le meeting se termina par l'intervention de J. BORRAS, qui s'adressa en Espagnol aux nombreux camarades de la C.NT. et de la F.A.I. présents dans la salle.

*Roland LEWIN*

## Un peu d'humour

### AU CONSEIL DES MINISTRES

M. Pompidou décréta qu'il fallait songer à la dernière demeure du président.

Il suggéra que l'Arc de Triomphe serait bien; les ministres se concertèrent, puis acceptèrent.

M. Pompidou va trouver le président :

— Mon général, nous avons pensé à ce que serait votre dernière demeure et notre choix s'est arrêté sur l'Arc de Triomphe.

— L'Arc de Triomphe? Avec un inconnu? Deuxième classe? Pas question!

Pompidou va retrouver les ministres et revisent la question; leur choix tombe sur les Invalides. Pompidou fait part de leur décision à de Gaulle, qui s'écrie :

— Les Invalides? Avec un caporal? Pas question! Ecoutez, Georges, ce qui me ferait vraiment plaisir pour le sommeil éternel, ce serait de reposer aux côtés du Christ...

— Le Christ! s'étonne Pompidou.

Puis, pensant qu'il n'a pas à comprendre, il va entretenir les ministres de la requête du président. Les ministres s'écrient comme un seul homme :

— Aux côtés du Christ! Pourqu'il revienne trois jours après! Pas question!